

Faculteit Letteren en Wijsbegeerte

Academiejaar 2006-2007



La Jalousie dans le théâtre de Molière

Yannic Wauters

Promotor : Dr. Alexander Roose

Verhandeling voorgelegd aan de Faculteit Letteren en Wijsbegeerte
tot het behalen van de graad
Licentiaat in de Taal- en Letterkunde: Romaanse Talen

PREFACE

Avant tout, je tiens à remercier sincèrement mon directeur de mémoire, Dr. Alexander Roose qui m'a conseillée et aidée tout au long de mon travail. J'ai beaucoup apprécié la grande latitude qu'il m'a laissée dans le choix de mon sujet et de ma méthode. Je le remercie donc pour sa confiance et son temps. J'ai beaucoup appris de lui.

Je remercie tous mes professeurs pour m'avoir enseigné, pendant les quatre années de ma formation, la beauté des langues romanes. Tout ce que j'ai appris d'eux m'a fourni une base indispensable pour pouvoir rédiger ce mémoire.

Un grand merci à tous mes amis et mes amies pour les moments divertissants et à tous mes collègues romanistes pour ces quatre années plaisantes. Je les remercie tous pour leur support.

Je remercie également ma mère qui m'a donné l'opportunité de poursuivre mes études et qui m'a soutenue tout le long de ma formation. De même, je voudrais remercier ma sœur pour tous ses conseils et ses encouragements. Pendant les moments difficiles, elles ont empêché que je baisse les bras.

Finalement, je remercie mon ami pour la confiance qu'il me témoigne, pour sa patience, pour son appui inconditionnel mais surtout pour tous les beaux moments passés ensemble.

TABLE DES MATIERES

1. INTRODUCTION	1
2. AMPHITRYON.....	6
2.1. Un mariage heureux ?	6
2.2. Une crise de mariage	10
2.3. La confrontation et la réconciliation	13
2.4. La Mothe Le Vayer et ses vues sur le mariage	16
2.5. Le mariage à travers les yeux des dévots	19
2.6. La position de Molière	22
2.7. La jalousie contagieuse	23
3. L'ECOLE DES FEMMES.....	26
3.1. Débat sur le cratylisme, les maris trompés et les femmes.....	26
3.2. La perturbation inopinée du stratagème d'Arnolphe.....	28
3.3. Le protagoniste jaloux	32
3.3.1. Déformation de la doctrine dévote	34
3.3.2. Irrespect envers les femmes	37
3.3.3. Un jaloux rusé	38
3.4. Discours sur l'honneur	41
3.5. L'intelligence de la femme.....	42
3.6. Le mariage des vieillards et l'égalité des femmes.....	43
3.7. L'image de la femme et l'image des dévots.....	44
3.8. « Rien de trop »	46
4. GEORGE DANDIN OU LE MARI CONFONDU	48
4.1. Critique de la noblesse	50
4.2. L'honneur	52
4.3. Angélique plaide son innocence.....	55
4.4. L'histoire d'amour de Claudine et de Lubin	57
4.5. Une discussion sur le mariage.....	59
4.6. Petit retour à la relation entre Claudine et Lubin	61
4.7. Une deuxième tentative échouée.....	62
4.8. Le troisième et ultime échec.....	64
4.9. La position de Molière	66
5. LE MISANTHROPE	68
5.1. Le portrait d'Alceste.....	68
5.2. L'hypocrisie	72
5.2.1. Célimène	72
5.2.2. Célimène et Arsinoé.....	74
5.2.3. Oronte	77
5.3. La vertu incarnée dans Eliante	78
5.4. La thématique de la jalousie.....	80
5.4.1. Alceste.....	80
5.4.2. Arsinoé.....	83
5.5. La vision de Molière	84
6. CONCLUSION.....	86
7. BIBLIOGRAPHIE.....	92

1. INTRODUCTION

La jalousie dans le théâtre de Molière : ce titre ample nécessite quelques précisions. Comme sujet d'étude, je me suis limitée à quatre pièces de théâtre de ce génial dramaturge du XVII^e siècle¹ : *Amphitryon*, *L'Ecole des femmes*, *George Dandin ou Le Mari confondu* et *Le Misanthrope*. Ce choix est bien équilibré car *L'Ecole des femmes* et *Le Misanthrope* font partie de l'œuvre très connue de Molière tandis que *George Dandin* et *Amphitryon* se rangent parmi les pièces moins renommées. Ces quatre pièces ont été choisies pour la simple raison que les protagonistes masculins de ces pièces sont des jaloux, qui craignent être trompés par leur bien-aimée. Alfred Simon regroupe Alceste, George Dandin et Arnolphe dans une « trilogie allégorique du *Jaloux* »². J'y ai ajouté le cas singulier d'Amphitryon qui, d'une part, semble à juste titre jaloux mais qui d'autre part est marié à la femme la plus fidèle de toutes.

Ce qui rend ce regroupement intéressant, c'est que ces quatre hommes emploient tous des stratégies différentes pour en finir avec leur jalousie et l'adultère éventuel de leur bien-aimée. Amphitryon veut avoir recours à la violence pour se venger tandis qu'Alceste tente de remettre Célimène sur le droit chemin par ses critiques acerbes. Arnolphe, l'égoïste par excellence, pense avoir pris ses précautions pour éviter l'infidélité de sa future épouse alors que George Dandin ne peut éviter ce qui s'est déjà produit. Faible comme il est, George ne cesse de se plaindre et appelle ses beaux-parents à son secours. Quoique ces quatre hommes tracassés par la jalousie soient tous des victimes de leur passion, Molière les présente tous d'une autre façon.

Jacques Guicharnaud propose dans son *Molière, une aventure théâtrale* une démarche originale. Il ne se concentrait, lui aussi, que sur quelques pièces de Molière : *Tartuffe*, *Dom Juan* et *Le Misanthrope*. Mon point de départ est similaire au sien : « On peut écrire un livre de critique contre un autre critique. On peut l'écrire aussi pour une œuvre littéraire. Les chapitres de l'ouvrage qui suit sont un risque, mais un risque pris vis-à-vis de l'œuvre de Molière, non vis-à-vis de l'énorme travail accompli dans cent directions différentes par d'autres – historiens, psychologues, gens de théâtre, etc. C'est pourquoi l'œuvre de Molière y est considérée le plus souvent indépendamment de ce qu'on a déjà dit

¹ Pour une biographie détaillée de Molière, voir DUCHENE, Roger, *Molière*, Paris, Fayard, 1998.

² SIMON, Alfred, *Molière*, Paris, Seuil, 1996, p. 67.

d'elle³ ». Par ailleurs, cette démarche thématique me semble pouvoir aboutir à des conclusions plus originales, pas trop inspirées de toutes les études qui ont déjà été publiées sur Molière. Comme J. Guicharnaud, j'estime que cette analyse personnelle peut « se justifier si on ne la considère que comme provisoire et complémentaire »⁴. Je me concentrerai donc sur un seul aspect pour ensuite en tirer des conclusions personnelles. Grâce à cette analyse détaillée, j'espère pouvoir me faire une idée des points de vue de Molière sur la jalousie et tout ce qui rapporte à cette passion.

Pour cette démarche, je m'appuie sur la méthode thématique, telle qu'elle a été présentée par Jean Starobinski. Le thème semble à première vue n'appartenir qu'au domaine du contenu. Or, le thème peut « être considéré comme une caractéristique (formelle) de l'œuvre de l'auteur ou d'ailleurs de tout autre ensemble textuel. Voilà, en fait, l'idée fondamentale de la critique thématique »⁵. A partir de l'examen d'une thématique centrale, grand nombre d'aspects d'une oeuvre peuvent être couverts⁶. Dans mon analyse, la jalousie constitue la thématique centrale. Ce point de départ me permettra d'établir des liens avec des thèmes apparentés tels le mariage et la femme. La façon par laquelle Molière présente les personnages jaloux et organise leur sort révèle les points de vue de l'auteur même.

Dans la critique traditionnelle, deux points de vue, tout à fait différents, sur les intentions de Molière circulent. Devons-nous considérer Molière comme un dramaturge magistral qui n'a pas voulu transmettre une morale, dont le seul objectif était de divertir les spectateurs sans vouloir les instruire sur les problèmes de son temps ? René Bray estime que « l'intention de Molière, la pensée qui donne à son œuvre la force et l'unité, ce n'est pas une pensée de moraliste, c'est une intention d'artiste »⁷. C'est l'idée du théâtre comme but et non pas comme moyen⁸. Ou bien Molière est-il aussi un philosophe ? Comme le pense Olivier Bloch. Bloch estime que si Molière n'apparaît pas comme un philosophe à part entière, son œuvre est néanmoins imprégnée des philosophies de son temps : « [O]n ne trouvera pas chez lui d'éléments, de philosophèmes de ce genre qui lui appartiennent en propre, qu'il ait créés, ou introduits – ce qu'on pourra trouver chez lui, ce qu'on tentera de chercher ici, ce sont ceux

³ GUICHARNAUD, Jacques, *Molière, une aventure théâtrale*, Paris, Gallimard, 1968, p. 9.

⁴ *Ibid.*, p. 520.

⁵ DELCROIX, Maurice & HALLYN, Fernand (e.a.), *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires*, Louvain-La-Neuve, Duculot, 1995, p. 98.

⁶ *Ibid.*, p. 107.

⁷ BRAY, René, *Molière. Homme de théâtre*, Paris, Mercure de France, 1954, p. 36.

⁸ *Ibid.*, p. 37.

des autres⁹ ». Bloch établit par ailleurs un parallèle intéressant entre le dialogue théâtral et le dialogue proprement philosophique. A ce sujet, il étudie par exemple le « dialogue impossible de Sganarelle avec les deux philosophes du *Mariage forcé* »¹⁰. Ce genre de dialogues qui se rapprochent des dialogues philosophiques apparaissent effectivement dans les quatre pièces choisies pour ce mémoire. Comme Bloch, Daniel Mornet estime qu'il serait dommage de n'étudier les pièces de Molière que dans leur expression théâtrale. Selon lui, il faut chercher dans le théâtre de Molière une philosophie ou du moins « les idées [que Molière] jugeait les meilleures pour la conduite de la vie »¹¹.

Or, afin de pouvoir prendre position dans ce débat, il faut comparer les idées présentes dans ces quatre pièces aux idées philosophiques qui ont pu influencer Molière. Dès sa jeunesse, Molière a fréquenté des libertins « érudits » tels Chapelle et Bernier, tous les deux élèves de Gassendi¹². Par ailleurs au XVII^e siècle et avant, maints philosophes, tels La Mothe Le Vayer, ami de Molière, l'Anglais Robert Burton, qui propose dans son *Anatomie de la Mélancolie* un condensé de la philosophie de l'époque, Montaigne, dont les *Essais* sont une référence, Erasme, etc... ont exposé leurs vues sur la jalousie, le mariage et la condition féminine. Les parallèles entre Molière et ces philosophes entreront plusieurs fois en ligne de compte dans cette analyse.

François de La Mothe Le Vayer était un des représentants du libertinage érudit du XVII^e siècle. Il « fut un pyrrhonien, passablement cynique, parfois un peu libre. Mais il se défendit toujours d'être sceptique en matière de foi »¹³. « [L]a seule certitude que nous [avons] sur les amitiés de Molière est celle qui le lie à l'abbé Le Vayer, fils chéri de La Mothe Le Vayer¹⁴. Ce La Mothe Le Vayer enseigna, pendant quelque soixante ans, une philosophie résolument

⁹ BLOCH, Olivier, *Molière/Philosophie*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 27.

¹⁰ *Ibid.*, p. 59. Voir aussi : « D'autres dialogues de la littérature avec la philosophie sont présents derrière le dialogue moliéresque. Celui, moins dramatique, de Panurge avec le philosophe sceptique – « éphectique et pyrrhonien » - Trouillogan sur la difficulté de mariage (Rabelais, Tiers Livre, XXXV-XXXVI), sert de modèle au questionnement sur la même difficulté que le Sganarelle du *Mariage forcé* soumet aussi vainement dans la scène V (Pléiade I, 726-729) au sceptique Marphurius – questionnement ici complété toutefois, et mis en perspective, par le questionnement aussi vain auprès du dogmatique péripatéticien Pancrace qui occupait la scène précédente (*Ibid.*, 722-726) ». *Ibid.*, p. 68.

¹¹ MORNET, Daniel, *Molière*, Paris, Hatier, 1962, p. 77.

¹² *Ibid.*, p. 24.

¹³ BLUCHE, François, *Dictionnaire du grand siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 689.

¹⁴ « Ce n'est pas que les documents abondent sur cette fréquentation. Jusqu'à 1664, nous n'en avons aucune trace. A l'automne de cette année, le jeune abbé Le Vayer meurt ; Molière adresse au père un sonnet de sympathie qui atteste sa liaison avec le disparu. Il fréquente également la nièce du philosophe, Honorée de Bussy, dont Emile Magne a conté l'histoire ». BRAY, René, *op. cit.*, p. 24.

sceptique [...]. Molière la connaissait ; il avait – avec *les Essais* de Montaigne – ses œuvres dans sa bibliothèque¹⁵ ». Il est par conséquent clair que les résonances de La Mothe Le Vayer ne pourront pas manquer dans l'œuvre de Molière. Pour cette raison, j'ai intégré une analyse du dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer, un texte qui reprend tous les thèmes liés à la jalousie. Tout au long de mon analyse, je tenterai d'établir des liens entre ce dialogue et les quatre pièces analysées.

L'autre philosophe qui entrera souvent en ligne de compte est l'Anglais Robert Burton. L'auteur de *L'Anatomie de la mélancolie*, est considéré comme le « père de la psychologie moderne » ou encore « l'ancêtre de la psychanalyse »¹⁶. Ce psychologue avant la lettre avait des vues particulièrement intéressantes et originales sur la jalousie et le mariage. Par ailleurs, il dédie un chapitre entier à la jalousie dans son *Anatomie de la mélancolie*. Une des multiples citations qui abondent dans cet ouvrage, provient des sermons de Cyprien et concerne la jalousie :

« Quelle que soit la personne que tu envies et que tu jalouses, elle peut t'éviter, mais toi tu ne peux écarter ni sa présence, ni la tienne ; où que tu sois, elle est avec toi, ton ennemi est toujours dans ta poitrine, ta destruction est en toi, tu resteras un homme captif, pieds et mains liés, tant que tu seras méchant, envieux et incapable de t'apaiser¹⁷ ».

Les personnages qui souffrent de la jalousie marchent souvent vers leur propre ruine. Cette « destruction » du jaloux ne pourra que modifier le caractère des pièces de Molière. Cette tragédie est sans doute déjà comique. Le comportement excessif, comique des jaloux est aussi un peu tragique.

Or, Robert Burton et les libertins érudits n'ont pas été les seuls à exposer leurs vues sur la jalousie, le mariage, etc. Les dévots constituent un autre groupe qui s'est exprimé sur ces sujets. Afin de comprendre les critiques que fait Molière à l'adresse des dévots ou les idées

¹⁵ MORNET, Daniel, *op. cit.*, p. 9.

¹⁶ « Robert Burton analyse la Mélancolie : ses causes, ses symptômes, ses effets, les caractéristiques les plus inattendues de ses manifestations, ses remèdes. Divisée en trois grandes parties, *Anatomie de la mélancolie* est précédée d'un succulent prologue de quelque 300 pages qui explique le pourquoi et le comment du sujet, le justifie en quelque sorte. Très lue dès sa sortie, pillée par la suite, oubliée au XVIII^e siècle, redécouverte par le mélancolique XIX^e, si l'œuvre ne vient à bout d'un sujet ontologiquement inépuisable, elle révèle les aspects les plus divers de l'espèce humaine » (<http://www.jose-corti.fr/titresetrangers/anatomie-melancolie.html>)

¹⁷ Cyprien, *Sermons*, Sermon 2 « De zelo et livore » dans BURTON, Robert, *Anatomie de la mélancolie*, Paris, José Corti, 2000, p. 450.

qu'il reprend d'eux, je dois étudier quelques idées de la doctrine dévote dans ce qui suit. Pour ce faire, je m'appuierai sur les nouvelles de l'évêque Jean-Pierre Camus : « Il fut député du clergé aux États généraux de 1614. Il tenta de réformer les abus du clergé et des couvents, et attaqua avec véhémence, soit en chaire, soit dans ses écrits, les désordres des moines mendiants. Ne se voyant pas soutenu par Richelieu, il quitta son diocèse et se retira dans son abbaye d'Aunay (près de Caen). On a de lui un nombre prodigieux d'écrits et de romans spirituels qu'il opposa aux romans d'amour alors en vogue¹⁸ ». J'analyserai dans ce qui suit trois nouvelles de sa main : *Le Cœur mangé*, *La Mère Médée* et *La Jalousie précipitée*. Les leçons morales qui ressortiront de ces nouvelles sont l'illustration parfaite du point de vue des dévots.

Ces multiples références aux philosophes libertins et dévots de l'époque de Molière permettront en outre de fournir une image significative du XVII^e siècle¹⁹. J'espère ainsi considérer la jalousie dans le contexte approprié sans être trop influencée par un regard nourri par les idées du XXI^e siècle.

¹⁸ BOUILLET, Marie-Nicolas & CHASSANG, Alexis, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris, Hachette, 1878, p. 327. (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4849m/f335.pagination>)

¹⁹ Pour plus d'informations concernant l'époque voir CHARLES-DAUBERT, Françoise, *Les Libertins érudits en France au XVII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1998 ou PINTARD, René, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Boivin & Cie, 1943. (Cf. Bibliographie)

2. AMPHITRYON

2.1. Un mariage heureux ?

Amphitryon est le récit de deux mariages complètement différents : le bonheur d'un jeune ménage princier s'oppose aux sentiments irrités du couple d'un valet et d'une femme de chambre. Or, l'union parfaite entre Alcmène et Amphitryon commencera rapidement à se fissurer après l'adultère supposé d'Alcmène et la jalousie intense d'Amphitryon qui s'en suit.

La relation amoureuse entre Alcmène et Amphitryon est enviée par Jupiter qui est complètement ébloui par la beauté d'Alcmène. Il sait qu'ils ne se sont mariés que depuis quelques jours et qu'Alcmène est par conséquent encore follement amoureuse de son mari. Il décide donc de se déguiser en Amphitryon pour profiter de la jeune et belle Alcmène rayonnant d'amour pour son mari²⁰. Or, Mercure doute dès le début que le stratagème soit approprié :

Son stratagème ici se trouve salutaire :
Mais près de maint objet chéri,
Pareil déguisement serait pour ne rien faire ;
Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire
Que la figure d'un mari²¹. (A. 71-76)

Que le mari n'apporte pas toujours la joie et le plaisir à sa femme, l'hymen de Cléanthe et Sosie le prouve : les deux époux s'agacent mutuellement et passent leur temps à se disputer au lieu de s'aimer. Dans leur mariage, il y a un manque de tendresse et de communication. Cléanthe reproche à Sosie son indifférence, tandis que Sosie veut simplement que sa femme le laisse tranquille. L'insatisfaction de Cléanthe s'aggrave encore lorsqu'elle voit la grande affection que montre Amphitryon (Jupiter) pour Alcmène :

²⁰ Pour une anecdote semblable, voir l'ouvrage de Robert Burton : « Neptune aperçut par hasard l'épouse de l'Enipée, la Thessalienne Tyro, et immédiatement, saisi par toute la furie de sa concupiscence, il se déguisa avec les vêtements du mari de celle-ci et le cocufia ». – Lucien, *Dialogues marins*, dial. 13 dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1593.

²¹ MOLIÈRE, *Amphitryon*, in *Oeuvres Complètes*, Paris, Seuil, 1962, v. 71-76. Les séquences suivantes qui procèdent de cette pièce seront indiquées de la même façon.

O ciel ! que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri !
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses ! (A. 622-625)

Si Cléanthe oppose son « traître de mari » à l'époux d'Alcmène, elle ne sait pas que deux doubles sont entrés sur scène qui dépassent de loin leurs modèles par les excès de leurs comportements. Jupiter est bien plus passionné qu'Amphitryon et Mercure est mille fois plus brutal vis-à-vis de Cléanthe que Sosie. Dès lors, l'entrée en scène de ces dieux rend le contraste encore plus grand pour Cléanthe. Déguisé en Sosie, Mercure explique ses vues flegmatiques sur le mariage: « *Quinze ans de mariage épuisent les paroles ; et depuis un long temps nous nous sommes tout dit* ». (A. 642-643) Et il ajoute :

Cléanthe, ils sont encore amants.
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien dans les commencements,
En nous, vieux mariés, aurait mauvaise grâce. (A. 648-651)

Il estime qu'un couple marié depuis longtemps ne doit plus se comporter comme des jeunes mariés. L'abondance de sujets de conversation du début du mariage s'est transformée en silence. Après toutes ces années, les époux ne savent plus de quoi parler. Mercure s'y est résigné, Cléanthe par contre demande un effort de la part de son époux afin de retourner au stade heureux de leur hymen. Comparé au mariage passionné d'Alcmène et Amphitryon, leur mariage est épuisé. Il n'y est plus question de tendresse ou d'affection et les partenaires ne cessent de discuter et de se faire des reproches mutuels. Tandis que Cléanthe reproche à son époux d'être indifférent à son égard, Mercure/Sosie se lasse de la plainte continue de sa femme, qui se vante de son honnêteté : « *Ne sois point si femme de bien, et me romps un peu moins la tête* ». (A. 661-664) Et il pousse le vice, la dégradation du mariage jusqu'à avouer qu'il « *aime mieux un vice commode qu'une fatigante vertu* ». (A. 681-682)

Ces aveux provoquent toute l'indignation dont Cléanthe est capable. Avec ces mots, Mercure/Sosie lui donne quasiment la permission de le tromper. Après cette scène, le récit fait un retour sur Alcmène et Amphitryon. Quand le véritable Sosie apparaît, Cléanthe est très fâchée contre lui. Sosie n'y comprend rien et lui reproche d'être toujours en courroux. Elle le

traite d'infâme et elle lui rappelle rapidement ses propos outranciers. Sosie - que Mercure, déguisé en Sosie même, avait obligé de faire demi-tour la veille - comprend immédiatement que son double a mis sa femme en colère, la chose étant tellement invraisemblable qu'il choisit d'expliquer sa conduite et ses propos par son ivresse. (A. 1110) Quoi qu'il ait fait, il en a « nulle mémoire ». (A. 1110) En même temps, il ne peut pas cacher sa satisfaction lorsqu'il entend les paroles prononcées par son double. Sa femme lui reproche de négliger ses devoirs conjugaux:

Enfin ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace ;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper. (A. 1131-1135)

Cléanthe a beau être une femme vertueuse et honnête, elle n'accepte pas que son mari la délaisse. Elle invoque les lois du mariage afin d'appuyer ses exigences. Sosie est d'abord surpris lorsqu'il apprend que son double a osé refuser de coucher avec sa femme mais en fait il est content qu'enfin quelqu'un ait osé contredire sa femme autoritaire. Sa satisfaction prend fin lorsqu'il apprend que Mercure a permis à Cléanthe de commettre l'adultère, ce qu'elle ne fera d'ailleurs pas étant donné qu'elle représente la femme honnête dans cette pièce. Bien qu'il ne paraisse pas tellement amoureux de sa femme, il ne pourra pas admettre qu'elle aime un autre homme. Dans ce sens, Sosie aussi participe de l'image omniprésente du mari jaloux dans l'œuvre de Molière. Néanmoins, les caractéristiques du mari jaloux sont plus présentes dans la figure d'Amphitryon. La colère de Cléanthe est tellement grande qu'elle préfère vouer tous les hommes au diable : « *Nous donnerions tous les hommes au diable, et que le meilleur n'en vaut plus rien* ». (A. 1213-1214) Sosie lui réplique que les femmes ne peuvent pas se passer des hommes. Leur discussion est interrompue par les tentatives de réconciliation de Jupiter. Quand les deux entrent de nouveau en scène, Sosie essaie lui aussi de faire la paix avec sa femme mais elle demeure intraitable. Sosie n'est pas aussi persévérant que Jupiter et il n'insiste plus. En fait, la réconciliation lui importe peu. Il aimerait bien s'en aller mais Cléanthe lui demande de revenir. Or, cette tentative de réconciliation échoue complètement : Sosie n'a nullement envie de céder.

Toutes ces discussions et querelles sont au début complètement absentes dans l'hymen d'Alcmène et Amphitryon. Le spectateur ignore comment Amphitryon se comportait vis-à-vis de sa femme avant l'arrivée de Jupiter puisqu'il commandait son armée à Télèbe. Quand Sosie doit rapporter la victoire d'Amphitryon à Alcmène, nous apprenons par le biais de Sosie qu'Amphitryon désire retourner vers son épouse. (A. 209) La nature des sentiments qu'Alcmène éprouve pour Amphitryon apparaît dans ses conversations avec celui qu'elle prend pour son mari. Alcmène est très amoureuse d'Amphitryon. Elle est fière de lui quand il a remporté la victoire mais en même temps, elle craint sa mort lorsqu'il est en train de combattre. Elle a du mal à être séparée d'Amphitryon et elle désire à chaque fois vivement son retour.

Pour compléter l'image de l'amour inconditionnel qu'esquisse Molière, il faut ajouter les actions et les paroles amoureuses que Jupiter, sous la forme d'Amphitryon, réserve à Alcmène. Jupiter déborde de phrases flatteuses et de déclarations d'amour adressées à Alcmène : il éprouve du plaisir à la voir, il est charmé par l'amour qu'elle exprime, les adjectifs tendres tels que *chère, belle, charmante, aimable*, etc.... abondent, mais il y a une chose sur laquelle il insiste vraiment : Alcmène doit le considérer comme son amant et non pas comme son époux.

Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous ;
Et que la qualité que j'ai de votre époux
Ne fût point ce qui me les donne. (A. 573-576)

Puisqu'il se sent plus amant qu'époux, il veut qu'Alcmène n'aime que le premier. Il ne demande pas mieux que d'exclure Amphitryon de son idylle et vu que celui-ci est le véritable mari, c'est la raison pour laquelle Jupiter propose cette distinction. Or, Alcmène n'est pas d'accord, pour elle, l'amant et l'époux sont unis et c'est précisément le mariage qui permet aux amants de montrer leurs passions. Remarquons le point ironique dans sa phrase, « *Je ne sépare point ce qu'unissent les dieux* ». (A. 620) Alcmène ignore qu'elle s'oppose, en s'appuyant sur les dieux, au roi des dieux romains même. Le renversement est complet lorsque Jupiter se manifeste avec les traits de l'homme jaloux :

Vous voyez un mari, vous voyez un amant ;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement ;
Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne ; (A. 590-594)

Jupiter craint qu'Alcmène ne le chérisse qu'à cause de son statut d'époux et non pas pour ses qualités d'amant. L'amour d'Alcmène n'est reçu que grâce à son déguisement et à la fin de l'histoire, Jupiter avoue à son rival que tout ce qu'il a reçu d'elle n'a été donné qu'à lui. Il console d'une certaine façon Amphitryon en ajoutant que c'est lui-même qui doit être jaloux parce qu'Alcmène est entièrement dévouée à son mari. Il n'y avait point d'autre voie pour lui plaire que de se faire passer pour son époux. Jupiter se rend compte du fait qu'il ne l'a jamais entièrement possédée.

2.2. Une crise de mariage

Après avoir considéré la situation initiale, pleine de tendresse, d'amour et d'insouciance, concentrons-nous maintenant sur l'altercation entre Amphitryon et son épouse et sur les événements et émotions qui s'en suivent. Lors du retour d'Amphitryon après son combat et sa victoire remportée à Télèbe, celui-ci s'attend à un accueil chaleureux de sa femme. Or, elle l'accueille avec étonnement : « *Quoi ! De retour si tôt?* ». (A. 857) Amphitryon ne s'était pas attendu à une phrase aussi banale et il reproche par conséquent à son épouse son indifférence et son absence de joie au moment de son retour. Or, ce qu'Amphitryon ne sait pas, c'est qu'Alcmène croit l'avoir déjà chaleureusement accueilli la veille. Jupiter lui avait fait croire qu'il était revenu pendant un court moment de sa bataille pour la voir puisqu'elle lui manquait tant. Pour cette raison, elle ne s'attend pas au retour rapide de son mari et elle semble plutôt surprise qu'enthousiaste.

Graduellement, Amphitryon apprend de sa femme qu'elle a couché avec un homme qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Au début de leur discussion, Amphitryon espère encore que son épouse a songé son retour ou qu'elle essaie d'excuser son accueil tiède alors qu'Alcmène prend la réaction d'Amphitryon pour une raillerie et ne comprend pas que son mari ne se rappelle plus rien de leur nuit partagée. Elle croit qu'un nuage lui est venu troubler l'esprit. Tous les deux ignorent la petite intervention de Jupiter, ils sont chacun si convaincus

que l'un accuse l'autre d'avoir perdu l'esprit. Dans un premier temps, le sentiment d'incroyance prédomine jusqu'au moment où Alcmène lui raconte qu'il lui a donné un nœud de diamants la veille. Constatant que le coffret qui contenait les diamants est en effet vide, il doit accepter que sa femme dit vrai.

Après cette découverte, il lui demande de reconstruire leur rencontre et il implore les dieux pour lui révéler « *quelle est cette aventure* ». (A. 974) Cette prière constitue une nouvelle note ironique, comparable au point ironique antérieur puisqu'un dieu est la source de son malheur. Alcmène répond que, lors de cette rencontre, elle ne l'a jamais vu aussi passionné et tendre. Le choc est rude pour Amphitryon. Quand elle ajoute qu'ils se sont couchés ensemble, c'est « *le coup le plus cruel de tous* ». (A. 979-980) Alcmène ne comprend toujours pas pourquoi son mari réagit de cette façon, tandis que le sentiment d'incroyance d'Amphitryon se transforme rapidement en rage forcenée. Sa jalousie prend le dessus : il commence à traiter sa femme de perfide et proclame sa fureur ainsi que sa soif de vengeance.

Elle se demande d'où vient cet emportement et elle lui reproche un manque de confiance. L'indignation de la part d'Alcmène est telle qu'elle propose immédiatement de rompre leur hyménée. Elle soupçonne d'ailleurs que toutes les accusations ne sont en fait qu'un simple moyen employé par Amphitryon pour s'échapper du mariage. Selon elle, Amphitryon ne la mérite pas en tant qu'épouse, il n'est qu'un indigne époux. Alcmène ne cherche pas à se défendre ou à s'en sortir à travers des excuses. Elle est convaincue avoir rencontré son époux la veille. Amphitryon consent au divorce et ajoute que les choses ne vont pas en rester là. Cet adultère constitue une source de déshonneur pour un homme de sa condition et sera vengé.

Quand Amphitryon est parti, Jupiter reprend son déguisement. Il tente d'effacer l'indignation et la tristesse d'Alcmène. Il essaie de retourner à l'état joyeux et insoucieux de la veille. Cependant, Alcmène n'oublie pas aussi rapidement leur querelle et ne veut plus voir son mari. S'accomplit alors la prophétie de Mercure qui disait au début de la pièce que se déguiser en époux n'est pas toujours un bon moyen de plaire²². Le déguisement de Jupiter lui a procuré du plaisir au début, mais maintenant, il ne recueille que la douleur et le mépris. Son plan de séduction tombe à l'eau.

²² Cf. supra.

Pour Alcmène, le mari qu'elle aimait tant s'est transformé en un monstre cruel et effroyable qu'il faut fuir. (A. 1235-1236-1238) Jupiter en revanche est toujours tellement épris de la belle Alcmène qu'il se demande comment cette passion ait pu s'effacer aussi rapidement. Cependant, Jupiter perd de vue la dureté de son double, le vrai Amphitryon. Ses injures ont détruit l'amour passionné d'Alcmène. Ses sentiments de tendresse ont été remplacés par la haine, le ressentiment et le désespoir. (A. 1257-1267)

Jupiter emploiera trois stratégies pour s'excuser auprès d'Alcmène. Tout d'abord, il dit que ce n'était qu'une raillerie : « *Ce qui n'était que jeu doit-il faire un divorce ?* » (A. 1270) La question est à double entente. D'une part, Jupiter tente de minimiser le mal afin de faire comprendre à Alcmène qu'elle s'est emportée pour un rien. Il ne s'agissait que d'une mise en scène visant à susciter la réaction d'Alcmène. D'autre part, Jupiter semble aussi faire part de ses regrets. Il n'a sans doute jamais voulu que son déguisement cause la séparation des jeunes mariés. Cependant, cette phrase ne provoque que l'effet contraire chez Alcmène. Elle aurait encore préféré un vrai jaloux à un homme qui fait semblant de l'être. La jalousie est une passion incontrôlable qui pourrait être excusée, mais la jalousie jouée ne mérite point de pardon.

Jupiter comprend ce qu'elle veut dire et promet de ne plus se défendre pour ses actions. Néanmoins, il recommence aussitôt à établir la différence entre l'amant et l'époux²³. C'est l'époux qui est responsable de sa douleur puisque l'amant n'est point capable de la maltraiter : « *Par le droit de l'hymen [l'époux] s'est cru tout permis.* » (A. 1316) Jupiter consent à ce qu'elle déteste l'époux mais il ne supportera pas qu'elle haïsse l'amant. Ses propos sont de nouveau ambigus. D'un côté, ils peuvent référer à une distinction qu'il croit véritablement présente dans chaque homme marié : quelqu'un qui est à la fois l'époux et l'amant de sa femme. L'un n'est pas responsable des actions de l'autre. De l'autre côté, ses paroles renvoient clairement à son déguisement. Il arrive chez Alcmène déguisé en époux mais il n'est en fait qu'un amoureux qui n'a d'autre dessein que de séduire la belle femme qu'est Alcmène. Dans ce cas, 'l'amant' désigne Jupiter et 'l'époux' renvoie à Amphitryon. De là vient qu'il n'a aucun problème qu'elle s'emporte contre son époux à condition qu'elle ne lui en veuille pas. Malheureusement pour lui, elle « *ne distingue rien en celui qui* » l'offense. (A. 1332)

²³ Cf. supra.

Etant donné que le deuxième stratagème a aussi bien échoué que le premier, Jupiter doit adopter une autre stratégie. Il menace de se suicider, incapable de vivre tout en sachant qu'Alcmène le hait. Cette ultime tentative réussit. Alcmène lui pardonne et elle ne le hait plus mais en même temps, elle s'en veut de son manque de fermeté.

2.3. La confrontation et la réconciliation

Après cette intervention de Jupiter, Amphitryon réapparaît sur scène. Il n'a plus de confiance en personne : chaque homme de son entourage peut être le traître. Il souffre trop dans son âme pour pouvoir jouir de sa victoire ou des éloges qu'il reçoit après cette violation de son honneur. Le fait qu'il y existe un double de lui est encore acceptable, puisque la nature produit parfois des ressemblances. Cependant, il ne peut pas accepter que sa femme n'ait pas reconnu l'imposteur. Soit, les pouvoirs magiques de la Thessalie sont intervenus²⁴, soit elle a perdu l'esprit. Une lueur demeure. Sa femme n'est peut-être pas responsable de ce qu'elle a dit ou fait.

Il veut rentrer dans sa maison, mais Mercure, déguisé en Sosie, lui barre la route. Il lui fait comprendre qu'il y a déjà un Amphitryon dans la maison et qu'il est, par conséquent, de trop. Mercure avait déjà réussi à convaincre Sosie du fait qu'il n'était pas le seul Sosie. Maintenant, il essaie le même stratagème avec Amphitryon en disant qu'il a sans doute trop bu et que l'alcool lui a mis dans la tête qu'il est le vrai Amphitryon. Or, celui-ci ne se laisse pas prendre dans les rets de Mercure comme Sosie. Mercure verse encore de l'huile sur le feu en révélant qu'Amphitryon est auprès d'Alcmène pour jouir d'un doux entretien après leur réconciliation. Amphitryon tombe alors dans le désespoir :

Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme !
A quel parti me doit résoudre ma raison ?
Ai-je l'éclat ou le secret à prendre ?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison ?

²⁴ « Par elle, de sages vieillards brûlent d'une flamme insensée : cette vertu n'appartient pas seulement aux breuvages funestes ou à l'épaisse caroncule ravie sur le front de la jeune cavale que doit aussitôt aimer sa mère, sans filtre ni poison, ses paroles suffisent pour jeter les esprits dans un délire affreux. » LUCAIN - Pharsale, chant VI (<http://www.mediterranees.net/mythes/enfers/necromancies/pharsale.html>).

[...]

Et toute mon inquiétude

Ne doit aller qu'à me venger. (A. 1562-1566, 1569-1570)

D'une part, il se sent trahi. Son amour et son honneur sont blessés. D'autre part, l'affront public est incalculable. L'adultère de l'épouse constitue pour l'époux une véritable atteinte à son honneur : le monde extérieur pense sans doute qu'il n'est pas à même de répondre aux attentes de son épouse. La honte publique pourrait motiver son silence, mais en même temps, il est tellement indigné qu'il aimerait hurler de colère. Après cette réflexion, il se rend compte du fait que son attention doit tout d'abord aller à la vengeance.

Lorsqu'Amphitryon frappe à sa propre porte, c'est Jupiter déguisé en Amphitryon qui ouvre. Amphitryon et sa compagnie sont stupéfaits. Maintenant, il se trouve face à face avec la source de son malheur. Il ne peut plus se contenir et il veut « *rompre l'enchantement* » avec son épée (A. 1630) : « *Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême, / Et laver mon affront au sang d'un scélérat* ». (A. 1642-1643) Se venger est pour lui une manière d'anéantir le tort qu'on lui a causé. Or, ses amis ne tolèrent pas qu'Amphitryon veuille combattre avec 'lui-même'. Puisqu'on ne voit pas la différence entre les deux et qu'on ne peut pas savoir « *de quelle côté peut être l'imposture* » (A. 1666), le danger que le vrai Amphitryon soit tué par son double est réel. Cette excuse ne signifie rien dans les yeux d'Amphitryon, il est offensé que ses amis s'opposent à sa volonté de punir l'imposteur. Jupiter est du même avis que les amis d'Amphitryon : « *mettre l'épée à la main est une mauvaise manière d'éclaircir ce mystère* ». (A. 1676-1677)

Après avoir vu le double d'Amphitryon, Posicles plaide la cause d'Alcmène : « *Si cette ressemblance est telle que l'on dit, / Alcmène, sans être coupable...* ». (A. 1818-1819) Néanmoins, Amphitryon n'en démord pas. Son honneur et son amour ne peuvent pas pardonner ce que la raison bien souvent pardonne. (A. 1825-1826) Il n'y a qu'un homme, Argatiphontidas, qui se range du côté d'Amphitryon. Selon lui, il ne convient pas à des amis de raisonner l'adversaire. La vengeance s'impose. La majorité s'oppose au duel, ce qui relève de la politique en vigueur au temps de Molière. Les duels ont été interdits par l'Eglise et l'Etat. En 1545, le concile de Trente se déclare contre « l'usage détestable des duels »²⁵. Les

²⁵ APOSTOLIDES, Jean-Marie, *Le Roi-machine*, Paris, Minit, 1981, p. 44.

duellistes et leurs assistants sont menacés d'excommunication par les pères conciliaires. Les rois augmentent les ordonnances contre les duels à partir du roi Henri II mais la noblesse ne semble pas toujours obéir à cette nouvelle loi. Ce n'est qu'à partir de Louis XIV que l'on commence à respecter les interdictions²⁶. Louis XIV s'est montré un opposant décidé des duels²⁷. « Avec Molière, l'escrime passa la rampe et la comédie également se mit au service de la politique officielle en jetant sur le duel un certain discrédit²⁸ ».

La scène finale consiste à « *dorer la pilule* » pour Amphitryon, comme le dit Sosie. Jupiter estime qu'il n'y a point de déshonneur dans le partage de l'épouse avec le dieu suprême qu'il est²⁹. La même idée se retrouve chez Robert Burton dans son livre sur la mélancolie lorsqu'il renvoie à *Amphitryon*, la pièce de théâtre de Plaute. Burton estime qu'il faut parfois accepter et oublier l'adultère dans le cas où « il s'agit de son propre avantage, du bien-être de quelque grand homme, de son seigneur, de son patron, de son bienfaiteur [...] »³⁰. Ainsi, dans la pièce antique, Amphitryon dit : « *Par Pollux, j'en suis bien aise, / Si je puis partager à moitié avec Jupiter*³¹ ».

Ce n'est d'ailleurs pas Amphitryon qui doit être jaloux de Jupiter, c'est l'inverse³². Jupiter n'a jamais pu conquérir le cœur d'Alcmène étant donné qu'elle a toujours dit qu'elle ne sépare pas l'amant de l'époux. Alcmène n'a montré sa passion à lui que parce qu'elle pensait être face à son mari. Jupiter estime qu'Amphitryon ne doit donc pas s'emporter contre lui. Au contraire, il doit le remercier du fils Hercule qui naîtra de l'union avec Alcmène et qui fera que tous envieront son sort.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ BRILLAT-SAVARIN, Jean Anthelme, *Essai historique et critique sur le duel d'après notre législation et nos mœurs*, Paris, Caille et Ravier, 1813. (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k830590/f26.table>)

²⁸ LACAZE, Pierre, *En garde, du duel à l'escrime*, Paris, Gallimard, 1991, p. 42.

²⁹ Burton cite cependant quelques vers d'où ressort qu'un partage 'honorable' avec Jupiter n'est pas toujours accepté aussi facilement : « Oh, mais laisse mon amour tranquille, je veux / L'avoir à moi tout seul, / Car, j'attaquerais Jupiter lui-même, / S'il devait être mon rival. » (Traduction anglaise de Robert Tofte, *The Blazon of Jealousy* dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1578.

³⁰ BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1632.

³¹ Plaute, *Amphitryon*, Acte 5, Scène 1 dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1633.

³² Cf. supra.

2.4. La Mothe Le Vayer et ses vues sur le mariage

François de La Mothe Le Vayer était un ami de longue date de Molière. Dans ses *Dialogues faits à l'imitation des Anciens*³³, La Mothe dédie un chapitre entier à des réflexions sur le mariage. Le traité est composé de deux parties. La première partie est consacrée à la défense du mariage et elle est mise dans la bouche de Cassander, le célibataire. Les désavantages du mariage sont énumérés, dans la seconde partie, par Philocles, qui est marié. Dans l'*Anatomie de la mélancolie*, Burton esquisse la même opposition entre les opinions des célibataires et des hommes mariés. Selon ces derniers, « [u]ne femme et la mort sont les deux choses les plus amères du monde. *Je dois me marier aujourd'hui, c'est comme si on me disait « Rentre à la maison te pendre »*. Et pourtant, malgré tout cela, nous, les célibataires, voulons épouser cette vestale vierge que nous désirons tant, *Heureuses épouses, que je meure, mais il me semble si doux de se marier* »³⁴.

Cassander et Philocles essaient tous les deux de convaincre Eleus et prêtent beaucoup d'attention au rôle de la femme dans l'hymen. Les arguments formulés par Cassander en faveur du mariage sont multiples. Tout d'abord, le mariage est tellement naturel que même les animaux, les plantes et les minéraux vivent en cet état. Le célibataire doit tenir compte de certains inconvénients tels que le manque d'assistance dans son infirmité, les soins indignes qu'il est obligé de prendre ou les dangers de sa solitude. Une femme lui serait très utile vu qu'elle s'occupe de la famille, qu'elle augmente les plaisirs de sa vie et qu'elle modère les douleurs d'une mauvaise fortune. A ce propos Francis Bacon avait écrit : « Une épouse est la maîtresse du jeune homme, la compagne de l'adulte, l'infirmière du vieillard³⁵ ». Les femmes sont supérieures aux hommes puisqu'elles ont « une plus grande subtilité et vivacité d'esprit »³⁶ et elles reconnaissent plus facilement les périls que les hommes. Cette supériorité se voit par exemple aussi chez les oiseaux de proie dont « la femelle réussit toujours le mieux »³⁷. Cassander ajoute une comparaison avec l'araignée femelle qui travaille « pendant que le mâle est de loisir »³⁸. On accuse parfois les femmes de devenir amères et laides en vieillissant. De même, Robert Burton remarque que les époux ne supportent plus

³³ LA MOTHE LE VAYER, *Dialogues faits à l'imitation des Anciens, Du Mariage*, Paris, Fayard, 1988.

³⁴ LA MOTHE LE VAYER, *op. cit.*, p. 1509.

³⁵ Francis Bacon, *Essais* dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1558.

³⁶ LA MOTHE LE VAYER, *op. cit.*, p. 460.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*, p. 461.

leurs femmes quand elles deviennent vieilles et ne sont plus séduisantes³⁹. Or, Cassander ajoute qu'il reste bien des avantages pour compenser la lente disparition de la beauté. La femme qui connaît son mari depuis longtemps, reconnaît plus facilement ses humeurs et après tant d'années, elle sait comment lui complaire. Quand on se choisit une femme, il vaut mieux préférer une femme de physique médiocre au lieu d'une beauté parfaite étant donné que ces beautés ne font qu'attirer mille autres hommes. « L'excessive beauté est le poison de la vie, et la peste d'une famille⁴⁰ ».

La jalousie est un autre piège qu'il faut vraiment éviter. Salomon, rappelle La Mothe, disait que « *c'est une mort que d'aimer de la sorte, et un vray Enfer que cette passion* »⁴¹. La jalousie est double, elle peut aussi bien être ressentie par l'épouse que par l'époux. Selon Cassander, la jalousie féminine est la plus violente et pour éloigner ce sentiment de son cœur, l'époux doit bien la traiter et se comporter raisonnablement, c'est-à-dire qu'il doit lui rester fidèle. En ce qui concerne la jalousie masculine, elle dépend entièrement de l'imagination du mari. Plus il témoigne de confiance en la loyauté de son épouse, plus elle lui restera fidèle et moins il devra craindre l'adultère. La jalousie du mari ne sert à rien puisqu'elle ne fait qu'offenser l'épouse vertueuse. Et si l'épouse est impudique, la jalousie ne l'arrêtera pas dans ses desseins. Le mari jaloux ne possède pas « cette clef de David avec laquelle *aperit et nemo claudit, claudit et nemo aperit* ; il y a de telles serrures que le moindre passe-par-tout ouvrira »^{42, 43}. Il faut montrer une confiance solide en l'épouse et l'époux doit croire qu'il n'a point aussi mal servi les dieux.

Philocles oppose ses arguments au développement de Cassander afin de promouvoir la vie célibataire. Sauf quelques nuits voluptueuses, le mariage rend l'homme misérable pour le reste de sa vie. Les femmes ne sont point meilleures que les hommes, au contraire, « la femelle n'est autre chose qu'un masle imparfait »⁴⁴. Pour lui, la femme est mensongère et ne peut être que « le premier de tous les monstres »⁴⁵. Philocles voit d'ailleurs un parallèle amusant entre le mot espagnol pour mariage 'casamiento' et la fatigue qui se

³⁹ BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1497.

⁴⁰ LA MOTHE LE VAYER, *op. cit.*, p. 468-469.

⁴¹ *Ibid.*, p. 466.

⁴² *Ibid.*, p. 470.

⁴³ De même, Robert Burton remarque : « Si un homme possède une serrure que la clé de tous les hommes peut ouvrir aussi bien que la sienne, au nom de quoi peut-il imaginer qu'elle peut être à lui seul ? » BURTON, Robert, *op. cit.*, p.1622.

⁴⁴ LA MOTHE LE VAYER, *op. cit.*, p. 476.

⁴⁵ *Ibid.*

traduit en espagnol par le mot 'cansamiento'. Il ajoute que les Romains disposaient d'un moyen facile de rompre leur union conjugale à savoir la répudiation⁴⁶. Alors que pour les contemporains de Philocles, le divorce n'est plus aussi facile à obtenir, mieux vaut encore se pendre pour s'évader du mariage. L'argument de Cassander postulant que les femmes s'occupent de la famille ne vaut plus rien, maintenant elles méprisent le ménage. Elles coûtent très cher à leurs époux et elles s'habillent de manière scandaleuse puisqu'elles prennent plaisir à se faire contempler par tout le monde : « Les hommes ne pouvoient faire paroistre davantage leur sottise, que de faire despendre leur reputation d'un animal tel que la femme, et encores de la partie qui est en elle la plus difficile à cautionner⁴⁷ ».

Ce sont elles qui sont responsables du déshonneur de leurs époux et le seul moyen qu'ils ont pour s'y opposer est la jalousie. Néanmoins, l'offense est moins grande si la femme s'abandonne à un valet que si elle se livre à un homme de condition, étant donné que cet homme se sentira en conséquence meilleur que l'époux trompé. La femme est assez rouée pour se servir du prétexte du mariage afin de refuser les hommes odieux mais elle se moque de ce lien conjugal lorsqu'elle est abordée par un homme attrayant. Il y a trois démons qui agissent sur l'esprit des femmes : l'avarice, l'ambition et le plaisir. Chaque femme a l'esprit libertin, une volonté portée au mal et des inclinations ennemies de l'honneur et du repos de leurs maris. Ces derniers n'ont aucun pouvoir à refréner leurs épouses. Une fois que la femme est la maîtresse de la maison, le mari peut bien se résoudre à en être soumis pendant le reste de sa vie. Un des plus grands désavantages de l'union conjugale, « c'est l'importun et desordonné babil des femmes, soit qu'une humeur chagrine les face tempester, [...] soit qu'elles vueillent faire les sçavantes, elles qui ignorent tout ce qu'elles pensent sçavoir, et ne sçavent que ce qu'elles feignent ignorer [...] »⁴⁸. A la fin de son monologue, Philocles ajoute quelques autres arguments contre le mariage : l'entretien d'une famille entière, les maladies de l'épouse et des enfants, les difficultés autour de l'institution des enfants qui sont souvent indisciplinables. Il conclut son oraison en disant que le célibat est accompagné d'une perpétuelle tranquillité.

⁴⁶ Rupture du mariage par la volonté unilatérale d'un époux; le plus souvent, renvoi de la femme par son mari. (TLF informatisé)

⁴⁷ LA MOTHE LE VAYER, *op. cit.*, p. 486.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 502.

2.5. Le mariage à travers les yeux des dévots

Le mariage idéal postulé par les dévots et le statut de la femme s'opposent fortement aux considérations précédentes qui présentaient le mariage d'une façon beaucoup moins positive, plus réaliste mais parfois exagérée. Chez les dévots, on constate parfois une valorisation remarquable du rôle de la femme. On peut lire dans *La Vie de Madame Guyon par elle-même* que « Dieu s'est servi des laïques et des femmes sans science pour instruire, édifier et faire arriver des âmes à une très haute condition »⁴⁹. Elle revendique le droit de la femme et le mouvement dévot accepte fort bien cette revendication. Le concile de Trente a sacralisé le mariage et cette sacralisation a de nouveau attiré l'attention sur le couple, et particulièrement sur l'épouse. L'Eglise catholique insiste sur l'indissolubilité du mariage et conseille d'éviter les mariages par intérêt, ambition ou sensualité. Le mariage idéal comprend l'honnêteté et la tendresse. « L'instinct des deux sexes qui fait qu'ils désirent naturellement d'être unis dans l'espérance du secours qu'ils attendent l'un de l'autre⁵⁰ » devrait être un des premiers motifs pour se marier. La sexualité dans le mariage est réhabilitée et l'hymen devient en conséquence aussi bien un lien physique qu'une relation affective. La pulsion sexuelle n'a rien de honteux à condition qu'elle s'exprime dans le cadre du mariage.

A côté de ce premier motif, d'autres raisons pour se marier sont « l'aide mutuelle, le désir d'avoir des enfants et le remède à la concupiscence »⁵¹. Les partenaires servent Dieu dans le mariage et font ensemble leur bonheur. Ce modèle conjugal catholique accordant une grande place à l'épouse se forme au temps du règne de Louis XIII et est repris dans les manuels de piété. C'est François de Sales qui soutient que la dévotion a aussi sa place dans la vie quotidienne et qu'elle ne doit pas rester réservée au clergé. La femme mariée fait son salut en aimant son mari et ses enfants. « Ces dévotes âmes marient le soin de leur maison extérieure avec le soin de l'intérieur, l'amour du mari avec celui de l'Epoux céleste⁵² ». La vie laïque et la vie de foi deviennent donc parfaitement compatibles. Le foyer est conçu comme une espèce de monastère vu que la femme y prie aussi à des heures fixes, qu'elle exerce la charité, qu'elle travaille et elle qu'est sous l'autorité d'un chef. « L'homme s'engage à une vie de fidélité et à complaire à son épouse. L'épouse s'engage à la soumission, à une sorte de clôture sous

⁴⁹ GUTTON, Jean-Pierre, *Dévots et société au XVIIe siècle, Construire le ciel sur la terre*, Paris, Belin, 2004, p. 123.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 125-126.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*

l'autorité du mari, puisqu'elle représente l'Eglise soumise au Christ »⁵³. Néanmoins, la femme mariée ne peut pas oublier ses devoirs d'épouse pour ses ardeurs dévotes. Les dévots ont une image assez respectueuse de la femme qui contient néanmoins encore quelques préjugés sociaux portant sur l'infériorité supposée des femmes.

Les dévots considèrent la jalousie comme une émotion dangereuse, capable de détruire tout le bonheur d'un couple. Jean-Pierre Camus est un de ces auteurs dévots qui montrent de quoi la jalousie est capable. Dans la nouvelle *Le Cœur mangé*, l'évêque de Belley et l'ami de François de Sales⁵⁴, raconte l'histoire d'une demoiselle, Crisèle, qui est amoureuse d'un jeune gentilhomme, Memnon. Cependant, les parents de Crisèle l'obligent à se marier avec un riche vieillard, Rogat qui avait jeté son dévolu sur la très belle jeune fille. Or, Crisèle annonce dès le début du mariage qu'elle ne cessera jamais d'aimer Memnon. Même quand celui-ci meurt dans un combat, elle continue à visiter fréquemment sa sépulture. Rogat est rongé d'envie et nourrit de noirs desseins. Il fait enlever le cœur de Memnon de son sépulcre et le fait manger, sous forme de pâte, à son épouse. Lorsqu'il dévoile ce qu'elle vient de manger, Crisèle est dégoûtée mais couve des projets de vengeance. Elle convainc Hesique, un parent de Memnon de se venger de cette lâche action. Celui-ci provoque Rogat en duel et finit par tuer le vieillard. Cette histoire démontre que les mariages par intérêt, privés d'amour ne peuvent aboutir que dans la détresse. Dans l'envoi de cette « histoire tragique », Camus lance toute une tirade contre les parents qui forcent leurs enfants à se marier avec des riches en raison de leurs propres ambitions :

« [Rogat] la fit demander aux parents, qui, aveuglés d'ambition et d'avarice, se rétractèrent aisément d'une parole qu'ils n'avaient donnée à Memnon que par importunité et comme par contrainte, [...] Ô parents qui souffrez des recherches honnêtes en une fille, qui ordonnez qu'elles engagent leurs premières et plus innocentes affections en des objets légitimes, vous imaginez-vous que ces justes passions se dépouillent aussi aisément qu'une robe⁵⁵ ».

A côté de cette critique de l'avidité des parents, Camus souligne les horribles conséquences de la jalousie. La jalousie est présentée comme une passion incontrôlable qui peut prendre entièrement possession d'une personne de sorte qu'elle devient capable des plus grands

⁵³ *Ibid.*, p. 129.

⁵⁴ BOUILLET, Marie-Nicolas & CHASSANG, Alexis, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris, Hachette, 1878, p. 327. (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4849m/f335.pagination>)

⁵⁵ CAMUS, Jean-Pierre, *Le Cœur mangé* dans *Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1995, p. 83.

méfais : « *Et vous apprendrez ici jusqu'où va la fureur d'une jalousie enragée, faisant la guerre non seulement aux vivants, mais encore aux morts*⁵⁶ ».

Dans une autre nouvelle, *La Mère Médée*, Jean-Pierre Camus dénonce non seulement la jalousie⁵⁷ mais aussi l'adultère, action provoquant précisément l'envie. Le couple qui marche vers sa ruine se compose de Safandin et Alfride. Safandin trompe sa femme avec une jeune veuve, Mandrace. Alfride est dévorée d'envie et se venge en tuant, au moyen d'une hache, les enfants qu'elle a eus de Safandin. Ensuite, elle se donne elle-même la mort. Pendant son agonie, elle reconnaît sa faute mais en même temps, elle rappelle que c'était la tromperie de son époux qui a causé tout le massacre. Camus termine l'histoire par une leçon morale :

« Elle mourut avant qu'on pût mettre aucun appareil à sa plaie, laissant à tout le voisinage une détestation de son funeste désespoir, et une leçon aux maris de traiter humainement et fidèlement leurs femmes, et selon le conseil de l'Apôtre, de se comporter envers elles comme avec des vaisseaux fragiles, leur portant honneur en se souvenant de cet Oracle sacré, que la maison où règne l'adultère non seulement ne peut prospérer, mais est sujette à mille malheurs⁵⁸ ».

Camus continue de fulminer contre la jalousie dans *La Jalousie précipitée* : « [on] peut dire hardiment de la jalousie que c'est un mal à qui toutes choses servent de nourriture, et peu de choses de remède⁵⁹ ». Les parents de Lucrèce et Paulin ne permettent pas un mariage entre les deux à cause d'une inimitié qui opposait les deux familles. Le père de Paulin essaie d'amener son fils à changer d'avis en entreprenant un voyage à Viterbe avec celui-ci⁶⁰. Il lui présente Hortensia, la belle fille d'un de ses amis. Paulin fait semblant de vouloir se marier avec elle mais reste fidèle à Lucrèce. Or, à Rome, les gens pensent que le mariage entre Hortensia et Paulin s'est déjà accompli et le félicitent. Lucrèce, en revanche, est furibonde et nourrit des

⁵⁶ *Ibid.*, p. 82.

⁵⁷ « Comme cette peste des coeurs met la division dans le plus sacré lien qui soit en la société humaine, elle renverse aussi les principes de la nature et bouleverse tellement la raison qu'elle fait produire des actions plus furieuse [sic] que ne sont celles des animaux les plus farouches ». CAMUS, Jean-Pierre, *La Mère Médée* dans *Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1995, p.88.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 90-91.

⁵⁹ Jean-Pierre CAMUS, *La Jalousie précipitée* dans *Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1995, p. 92.

⁶⁰ Dans l'ouvrage de Burton se trouve une histoire comparable. Or, dans ce récit, les parents parviennent effectivement à rompre le lien amoureux par le biais d'un voyage. Il s'agit « d'un jeune galant qui aimait une femme borgne ; pour l'en éloigner ses parents l'envoyèrent voyager dans des pays lointains, il revint au bout de quelques années et, rencontrant la jeune femme qui avait été la cause de son voyage, lui demanda comment & pourquoi elle avait perdu un œil. Non, dit-elle, je n'ai rien perdu, mais toi, tu as retrouvé les tiens ; [...] » BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1482.

pensées de vengeance. Feignant de croire les paroles de Paulin qu'elle prend en vérité pour des fables, elle l'admet dans son lit mais lorsqu'il s'est endormi, elle le tue d'un coup de couteau. Une fois de plus, la jalousie est la cause d'un véritable drame. En soulignant les horribles conséquences de cette émotion, Jean-Pierre Camus veut convaincre ses lecteurs de la malignité de la jalousie et du simple bonheur du mariage. Ces histoires tragiques produisent une plus forte impression sur les gens que des récits de jeunes mariés qui nagent dans le bonheur et qui ne connaissent pas l'envie.

2.6. La position de Molière

Les idées des dévots rejoignent les positions prises par Cassander dans les *Dialogues* de La Mothe Le Vayer. Dans *Amphitryon*, Molière se distancie de cette vue idéaliste du mariage. Les seuls éléments qu'il reprend d'une manière positive dans cette pièce de théâtre sont la sagesse et la fidélité ; les plus présentes chez les épouses. Pensons à Alcmène qui répond à Jupiter que « *c'est grâce au mariage que son ardeur qui le brûle tient le droit de paraître au jour* ». (A.577-578). Cette phrase reprend l'idée présente chez les dévots de la sexualité légitimée par les liens du mariage. Néanmoins, ces valeurs n'empêchent pas les querelles et les malentendus dans les deux mariages. Cléanthe se plaint de sa bonté puisqu'elle ne garantit pas le mariage parfait. Un mariage idéal devrait se nourrir de tendresse et d'honnêteté⁶¹. Or, point de tendresse dans le mariage de Cléanthe et Sosie. Les deux partenaires vivent chacun de leur côté et ne semblent même plus connaître la passion et la tendresse. Leur hymen pourrait bien illustrer le discours de Philocles dans les *Dialogues* de La Mothe Le Vayer. Le caractère de Cléanthe qui paraît être toujours de mauvaise humeur et qui ne cesse de se plaindre auprès de son mari de son manque d'affection et de son indifférence, semble incarner l'humeur chagrine des femmes que dénonçait Philocles. En outre, Cassander, le partisan du mariage, signalait malgré tout, quelques pièges à éviter tels la jalousie ou le choix d'une femme trop belle. Molière présente et fait agir ses personnages d'une façon exactement contraire à ce que conseille Cassander. Celui-ci estime qu'il vaut mieux se choisir une femme moyennement belle qu'une femme d'une beauté indescriptible. Dans *Amphitryon*, Jupiter est tout à fait impressionné par la beauté parfaite d'Alcmène. C'est cette beauté qui est à l'origine de l'adultère. Si Alcmène n'avait pas été aussi belle, Jupiter ne se serait pas donné tant de mal. La même idée est présente dans l'ouvrage de Robert Burton : « La beauté parvient même

⁶¹ Cf. supra.

à captiver les dieux, et même les plus chagrines des divinités, - *Le dieu des dieux, par amour de la beauté / Devint un taureau, un cheval, une pluie, un cygne*⁶² ». Mercure avait remarqué lui aussi les déguisements, les efforts:

Si, dans les changements où son humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en voulait tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelque autre chose,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne si parfois on en cause. (A. 97-102)

Burton estime, comme Cassander « [qu'] *il est difficile de garder ce que tout le monde aime* »⁶³ et qu'il vaut mieux se choisir une femme d'une beauté équilibrée : « ni trop belle, ni trop laide⁶⁴ ».

Cassander parlait d'une confiance inconditionnelle entre les époux afin d'éviter l'adultère. Amphytrion, par contre, ne semble jamais avoir entendu de ce conseil. Lorsqu'il se trouve à Télèbe, il envoie son valet dire à Alcmène qu'il a remporté la victoire. Mais en fait, il veut surtout contrôler sa femme. Amphytrion ne peut pas s'empêcher d'insulter Alcmène après avoir découvert ce qu'il considère comme un acte adultérin. Et Alcmène, indignée par les accusations de son époux, lui reproche son manque de confiance. De toute évidence, Molière ne brosse pas le tableau du mariage idéal, source d'un bonheur éternel, tel qu'il est présenté par les dévots et par Cassander. Il se range plutôt du côté de Philocles. Chez Molière, les querelles et le déplaisir ne sont pas absents du mariage. Toutefois le couple reste uni : vraisemblablement Molière ne veut pas éreinter le mariage ou plaider pour une vie célibataire. Il n'idéalise pas l'état marital comme les dévots mais il ne se montre pas non plus aussi pessimiste que Philocles dans les *Dialogues* de La Mothe Le Vayer.

2.7. La jalousie contagieuse

Dans la pièce de Molière, la jalousie n'est pas seulement ce sentiment mesquin qui perturbe l'entente amoureuse. Ce sentiment apparaît aussi dans la vie sociale. Lors de sa conversation

⁶² Strozzi le fils – *Epigrammes* dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1284.

⁶³ Jean de Salisbury – *Policraticus*, Liv. 8, Chap. 11 dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1646.

⁶⁴ BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1646.

avec la Nuit, Mercure exprime sa jalousie vis-à-vis des autres dieux qui sont tous équipés d'un moyen de transport tandis que c'est lui, le messager des autres dieux qui y gagnerait le plus :

Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux poètes assez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir par une injuste loi
Dont on veut maintenir l'usage,
A chaque dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laisser à pied, moi,
Comme un messager de village ; (A. 24-32)

Mercure n'est pas le seul à s'indigner de son sort. Sosie aussi se plaint de sa condition de serviteur à laquelle il est condamné pour le reste de sa vie :

Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler. (A. 166-171)

Les maîtres moins influents se montrent plus indulgents envers leurs valets. Toutefois, Sosie reste fidèle à son maître et accepte avec résignation son destin. Là où la jalousie amoureuse se trouve à la base de plusieurs querelles et malentendus, l'envie sociale se limite à un sentiment modéré qui ne se traduit pas en des actions insensées. Ces jaloux ne font qu'exprimer leur mécontentement sans oser entreprendre les actions nécessaires pour changer leur situation.

Dès lors cette pièce de théâtre semble le miroir de la société dans laquelle vivait Molière. Jupiter, dieu omnipotent, apparaît comme l'incarnation comique du Roi Soleil et Mercure, son fidèle serviteur, de la petite noblesse. D'une part, cette représentation figurée s'avère positive pour Louis XIV puisque la petite noblesse (Mercure) se comporte fidèlement envers son roi (Jupiter), ce qui, autrefois, n'était pas toujours le cas. D'autre part, si Jupiter

représente en effet Louis XIV⁶⁵, celui-ci n'est pas présenté de façon flatteuse. Jupiter obtient tout ce qu'il veut à tout prix. Afin d'être aimé par Alcmène, il se déguise volontiers en son époux. Ainsi, Jupiter met-il tout le mariage et la confiance mutuelle entre le couple en jeu. A la fin de la pièce, Jupiter se rend compte des conséquences et il dévoile son identité véritable afin d'éviter une rupture définitive. De cette façon, Jupiter montre qu'il n'est pas tout à fait l'égoïste qu'il paraissait. Ainsi, la représentation de Louis XIV garde un trait positif. De plus, Molière soutient la politique du roi en ce qui concerne le duel, ce qui ressort des objections des amis d'Amphitryon et des paroles prononcées par Jupiter contre le duel⁶⁶. Ainsi au détour d'une pièce consacrée aux débats sur le mariage, apparaissent de très fines allusions politiques.

⁶⁵ « On connaît la tradition suivant laquelle cette comédie représente les amours de Louis XIV, nouveau Jupiter, avec Mme de Montespan, dont le mari prenait très mal son infortune. » BENICHOU, Paul, *Morales du Grand Siècle*, Paris, Gallimard, 1948, p. 165.

⁶⁶ Cf. supra.

3. L'ÉCOLE DES FEMMES

Dans *L'École des femmes*, Molière met en scène Arnolphe, un nanti jaloux qui croyait assurer son avenir en épousant Agnès. Il a lui-même élevé cette jeune femme dans l'ignorance afin qu'elle soit trop bête pour le tromper. Or, son projet échoue à cause d'Horace qui s'est épris d'Agnès. Cependant, Arnolphe ne veut pas se laisser marcher sur les pieds et fait appel à ses domestiques pour empêcher les entrevues secrètes des amants. Toutes les tentatives d'Arnolphe tournent mal et les jeunes amoureux finissent par être réunis tout de même, grâce aux aléas de la fortune.

3.1. Débat sur le cratylisme, les maris trompés et les femmes

L'École des femmes commence comme certains dialogues philosophiques par un débat. Par le biais de la conversation entre Arnolphe et son ami Chrysalde, Molière met en scène un débat sur le cratylisme. La question est de savoir si l'intelligence de la réalité dépend de la connaissance du concept ou si on peut se passer du mot, du concept pour connaître « les choses ». Agnès peut-elle connaître l'amour sans avoir jamais appris ce que c'est au juste ? Arnolphe était certain du fait qu'Agnès ne pouvait pas tomber amoureuse d'un homme parce qu'elle ne disposait pas des mots pour définir le sentiment amoureux. Or, il devra déchanter et constater que son innocente Agnès, jeune fille ingénue, est capable d'éprouver la chose sans connaître le mot. Chrysalde, ami et conseiller d'Arnolphe, ne partage pas l'avis de son ami. Il pense que l'intelligence peut procéder par l'expérience sans passer par les mots. Mais Arnolphe, persuadé de sa supériorité n'écoute pas les conseils... Il est sûr de lui et croit pouvoir épouser une femme simple qui lui sera, de par cette simplicité, inconditionnellement fidèle. Chrysalde intervient à plusieurs reprises pour inciter Arnolphe à réviser ses points de vue. En fait, cet ami intelligent prévoit dès le départ le sort d'Arnolphe : « *Prendre femme est à vous un coup bien téméraire* ». (E. 8) ⁶⁷ Or, Arnolphe estime que les objections de Chrysalde ne sont pas rationnelles : son ami ne croirait pas à la fidélité dans le mariage. Il n'en est rien : les doutes de Chrysalde sont fondés sur l'expérience qu'il partage avec Arnolphe :

⁶⁷ MOLIERE, *L'École des femmes*, in *Oeuvres Complètes*, Paris, Seuil, 1962, v. 8. Les séquences suivantes qui procèdent de cette pièce seront indiquées de la même façon.

Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :
Car enfin vous savez, qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis ; (E. 15-18)

Arnolphe s'est moqué mille fois des hommes qui ont été trompés par leurs épouses. Selon lui, il a le droit de railler ces maris trompés parce que les vices de leurs femmes sont la conséquence de leurs actes. Ces hommes se vantent de leur richesse en prenant de grands airs au moment même où leurs épouses bavardent avec leurs amants⁶⁸. Ou bien, ils n'ont pas la bourse très garnie et acceptent sans méfiance que d'autres hommes offrent des cadeaux à leurs épouses. Le monde semble une immense comédie et Arnolphe conclut : « *Enfin ce sont partout des sujets de satire, / Et comme spectateur, ne puis-je pas en rire ?* ». (E. 43-44) Mais il n'est pas encore concerné à ce moment-là... Chrysalde en revanche, estime qu'il vaut mieux « *craindre un revers de satire* ». (E. 56) Il comprend que l'on n'est pas toujours en-dehors du spectacle : « *[Q]ui rit d'autrui / Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui* ». (E. 46-47) Au fond, Arnolphe est aussi crédule que les hommes qu'il vient de critiquer. Il ne s'attend point à ce fameux « revers de satire ». Il ne comprend pas que le monde, tout le monde soit spectacle. « *Life is a stage* », disait Shakespeare. Tout philosophe baroque le sait. Et Shakespeare ajoutait: « *And all the men and women merely players. They have their exits and their entrances* ». (*As You Like It*, II, Scene 7)

Tout le monde joue: tous les hommes, toutes les femmes. Mais Arnolphe l'ignore. Sur le débat se greffe une discussion sur les femmes et leur éducation. Arnolphe pense avoir pris ses précautions en choisissant une fille ingénue, éduquée par ses propres soins. Il est sûr qu'elle ne se dévergondera pas. N'ignore-t-elle pas toutes les astuces des femmes infidèles qu'il prétend connaître ?

Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en planter savent user les femmes,
Et comme on est dupé par leurs dextérités.
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;

⁶⁸ Pour un point de vue semblable, voir l'ouvrage de Robert Burton : « Aussi longtemps qu'ils [les maris] accordent à leur femme la liberté de se pavaner, ainsi que de grosses sommes d'argent, ils sont responsables de leurs propres misères ; [...] » dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1648.

Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence (E. 75-80)

Par ailleurs, Arnolphe a enfermé Agnès dans une maison où personne ne vient le voir de sorte qu'elle reste protégée des mauvaises influences. La candeur d'Agnès lui semble sans limites :

Elle était fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille. (E. 162-164)

Mais Arnolphe, qui plaint Chrysalde, parce que celui-ci a épousé une femme intelligente – selon Arnolphe, « *une femme habile est un mauvais présage* » (E. 84) – n'arrive pas à le convaincre. Chrysalde estime que si une femme stupide ignore l'adultère, elle ignore aussi l'honnêteté. Il s'en suit qu'une sottise peut tromper son mari sans même être consciente du faux pas. Par ailleurs, « *il est assez ennuyeux [...] / [d]'avoir toute sa vie une bête avec soi* ». (E. 109-110) Cette remarque finale semble clore la discussion.

Les deux hommes ne cessent pas de discuter, mais ils changent de sujet. Arnolphe, conscient toutefois des apparences dans les échanges sociaux, veut être appelé désormais 'monsieur de La Souche'. Chrysalde se moque de la prétention de son ami mais il consent, par amitié, à l'appeler ainsi. Ce changement de nom paraît insignifiant mais il a son importance tout au long de la pièce⁶⁹.

3.2. La perturbation inopinée du stratagème d'Arnolphe

La discussion prend fin lorsque – comme dans le *Banquet* de Platon – débarque un beau jeune homme, Horace, fils d'Oronte, un des meilleurs amis d'Arnolphe. La conversation entre Arnolphe et Horace glisse rapidement vers un sujet anodin : les femmes. Arnolphe estime que chaque homme peut trouver une femme à son goût dans sa ville. Il ajoute qu'il ne faut pas se soucier des maris car ceux-ci sont « *les plus bénins du monde* ». (E. 296) De plus, Arnolphe pense qu'Horace est « *de taille à faire des cocus* ». (E. 302) Or Arnolphe ignore qu'il sera lui-

⁶⁹ Cf. infra.

même « cocufié »⁷⁰ par Horace. Il est même enthousiaste quand il apprend qu'Horace a déjà jeté son dévolu sur une demoiselle de la ville. Or, cet enthousiasme se transforme rapidement en désespoir et colère lorsqu'Arnolphe apprend que la femme dont rêve Horace est en réalité sa propre Agnès. Sans le savoir, Horace insulte son interlocuteur en décrivant son rival :

C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme ;
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non ;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connaissez-vous point ? (E. 328-332)

Arnolphe est encore trop choqué par la révélation de l'amour d'Horace qu'il ne peut que souffler : « *La fâcheuse pilule !* » (E. 332) mais il se reprend et répond qu'il connaît effectivement son rival. Horace continue de calomnier son concurrent : « *C'est un fou, n'est-ce pas ?* ». (E. 334) Alors qu'Arnolphe reste sans mots, Horace verse de l'huile sur le feu :

Qu'en dites-vous ? Quoi ?
Hé ! c'est-à-dire oui ? Jaloux à faire rire ?
Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire. (E. 334-336)

« Jaloux » et « sot » : Inconsciemment, Horace esquisse un portrait d'Arnolphe qui est assez conforme à la vérité. Les coups ne font que s'accumuler pour Arnolphe lorsqu'Horace explique que l'argent qu'il vient d'emprunter à Arnolphe sera utilisé pour faire la cour à Agnès. Selon Horace, il n'y a pas un meilleur outil pour faire avancer la campagne amoureuse, comme d'ailleurs, la campagne guerrière : « *Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes, / En amour, comme en guerre, avance les conquêtes* ». (E. 347-348)

Il est vrai qu'Horace constate qu'Arnolphe a l'air triste mais il ne devine pas les raisons du chagrin d'Arnolphe. Cette ignorance augmente la franchise d'Horace. Arnolphe est fortement choqué par ce franc-parler : « *Oh ! Oh ! que j'ai tant souffert pendant cet entretien !* ». (E. 357) Or, malgré sa tristesse, il comprend qu'il ne peut pas révéler sa véritable identité. C'est la seule façon de suivre minutieusement les actions d'Agnès et d'Horace :

⁷⁰ Il ne s'agit pas d'un véritable « cocuage » étant donné qu'Arnolphe et Agnès ne sont pas mariés. Cependant, Arnolphe destinait Agnès à devenir son épouse. De cette façon, il est aussi offensé par les séductions d'Horace à l'adresse d'Agnès que s'il avait été effectivement son mari.

Mais, ayant tant souffert, je devais me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'à bout son caquet indiscret,
Et savoir pleinement leur commerce secret (E. 363-366)

Cependant, sans avoir vérifié ces informations, il est persuadé qu'Agnès l'a déjà délibérément trompé et que ses domestiques n'ont rien fait pour empêcher les rendez-vous galants d'Agnès et d'Horace. Son plan semble donc avoir échoué. Molière aime jouer sur les illusions détruites de ses personnages⁷¹. Il mélange des sujets sérieux avec des situations drôles pour créer l'effet comique. L'explication de la jalousie de l'homme en général, donnée par Alain à Georgette⁷² réunit bon sens et remarques comiques. Autre caractéristique de la comédie : le mélange social des personnages. Dans cette pièce, Arnolphe a recours aussi bien au gentilhomme Chrysalde qu'à ses serviteurs pour l'aider et le conseiller. Chrysalde s'exprime dans un langage élevé tandis que les domestiques disent leur opinion sans ambages, sans artifices, ce qui donne à leurs paroles un effet comique. Néanmoins, elles sont toutes aussi vraies que celles de Chrysalde. La vérité n'appartient à aucune classe sociale. Par cette subversion de la stratification sociale Molière s'apparente à Rabelais, spécialiste des renversements carnavalesques (Bahktine). Arnolphe interroge Georgette, sa servante, afin de découvrir les sentiments d'Agnès pendant son absence. Georgette lui répond sans réfléchir et honnêtement que la jeune femme ne lui semblait pas particulièrement affectée. Toutefois, lorsque la servante comprend que ce n'était pas la réponse à laquelle son maître s'attendait, elle se reprend rapidement :

Elle vous croyait voir de retour à toute heure ;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne ou mulet, qu'elle ne prît pour vous. (E. 228-230)

⁷¹ Pour des informations supplémentaires voir la thèse de Bernard Tocanne : « Les situations comiques traditionnelles reposent souvent sur une illusion ou une erreur. Mais le personnage peut se tromper dans le jugement qu'il porte sur une situation extérieure qui lui est imposée ; c'est le cas classique du quiproquo, abondamment utilisé par Molière. Il peut aussi commettre une erreur sur la réalité qui a sa source dans son obsession maniaque. Mais Molière exploite le thème comique de l'illusion où le personnage s'enferme sur la vérité de son être. Dès *l'Ecole des femmes* se dessine ce schéma si souvent repris ensuite où le comique naît pour une large part du décalage fortement souligné entre l'image que le personnage se fait de lui-même et veut donner de soi aux autres, et l'image qu'il donne en fait de lui devant les autres, et qui lui échappe. Comme ses contemporains il met en lumière un processus d'illusion de soi sur soi ». TOCANNE, Bernard, *L'Idée de nature en France dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle*, Lille, Service de Reproduction des Thèses, 1978, p. 315.

⁷² Cf. infra.

Arnolphe se contente de cette réponse. Il n'a peut-être pas compris le sens caché des paroles de Georgette qui compare son maître à un cheval, « âne ou mulet ». Mais il découvre assez rapidement les rencontres secrètes qui ont eu lieu pendant son absence. Bouillant de colère, Arnolphe insulte ses serviteurs et leur demande des explications. Ce stratagème – donner la parole aux domestiques, permet à Molière – comme dans *Amphitryon* – d'aiguiser le regard critique.

Pendant qu'Arnolphe attend l'arrivée d'Agnès, les domestiques, qui étaient restés muets face à leur maître, réfléchissent sur les raisons de la fureur d'Arnolphe. Alors qu'Alain comprend immédiatement les origines de cette colère, Georgette ne saisit pas les enjeux. Alain tente alors d'expliquer la nature de la jalousie : « *C'est que la jalousie...entends-tu bien, Georgette, / Est une chose...là...qui fait qu'on s'inquiète...* ». (E. 427-428) Et il continue, comparant la jalousie de son maître au refus naturel de chacun de partager sa soupe :

Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère, et voudrais le charger ? (E. 432-434)

Ce mélange d'épicurisme simpliste – Alain compare désirs nécessaires et besoins naturels non-nécessaires – et remarques grivoises – « tremper les doigts dans la soupe » – fonde les comédies de Molière. Alain file la comparaison :

C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême. (E. 435-439)

Mettre au même niveau la femme et la soupe d'un homme semble une insulte pour la femme. Néanmoins, la comparaison est réussie puisque Georgette la comprend parfaitement. A tel point qu'elle se demande pourquoi tous les hommes ne partagent pas ce sentiment : « *[...] nous en voyons qui paraissent joyeux / Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieur* ». (E. 441-442) Cette remarque entre en résonance avec ces hommes naïfs mentionnés par Arnolphe. Ces maris n'éprouvent aucune défiance lorsque d'autres hommes offrent des

cadeaux à leurs épouses. Arnolphe se moquait de ces naïfs tandis qu'Alain les considère avec plus d'indulgence. Ce dernier estime que ces époux insouciantes sont simplement moins égoïstes que les maris jaloux : « *C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue / Qui n'en veut que pour soi* ». (E. 443-444)

Rabelais employait la même technique dans le *Tiers Livre*, dans lequel Panurge se demande s'il doit se marier ou non. Le livre hésite entre la comédie de la situation, le sérieux de la démarche et l'importance du sujet : la nature du mariage, la jalousie, l'incertitude, la responsabilité de l'homme, la nature humaine. Mais contrairement à Arnolphe, Panurge n'est pas quelqu'un qui s'appuie sur des certitudes.

3.3. Le protagoniste jaloux

Outre son égoïsme, la jalousie est précisément le trait de caractère le plus manifestement présent chez Arnolphe. Il ne supporte pas de ne pas connaître les moindres faits et gestes d'Agnès. Il essaiera donc par toute une série de questions d'obtenir d'Agnès plus d'informations sur ses rencontres avec Horace. Cet interrogatoire illustre parfaitement son inquiétude et sa jalousie foncière. Les questions générales – « *Quelle nouvelle ?* » (E. 460) et « *Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ?* » (E. 465) – permettent à Agnès de révéler qu'elle a rencontré Horace. Cependant, elle passe les entretiens sous silence. Arnolphe décide d'être plus concret en se plaignant auprès d'Agnès des commérages qui circulent à son sujet :

Voyez la médisance, et comme chacun cause !
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Etait en mon absence à la maison venu ;
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues ;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'était fausement... (E. 468-473)

Cette stratégie a plus de succès. Elle est aussi conforme à la doxa de l'époque. L'honneur d'une femme, rappelle Furetière dans une de ses notices, c'est bien de passer inaperçue. Une femme honorable est une femme dont on ne parle pas.⁷³ Agnès réplique donc

⁷³ FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire universel*, (1690), Paris, Le Robert, 1978: notice « Honnête ».

immédiatement : « *Mon Dieu ! ne gagez pas, vous perdriez vraiment* ». (E. 474) Sa réponse est comique, mais prouve combien elle est une femme honnête. Elle n'avait pas l'intention de garder complètement le silence sur Horace. Au contraire, lorsqu'Arnolphe demande si « *c'est la vérité qu'un homme... [?]* » (E. 475), elle jure même qu'Horace lui a tenu compagnie pendant presque toute l'absence d'Arnolphe. Elle est si naïve qu'elle ne comprend pas que ses réponses ne font qu'augmenter les soucis d'Arnolphe. C'est par ailleurs le seul mérite qu'Arnolphe reconnaisse aux aveux d'Agnès : « *Cet aveu qu'elle fait avec sincérité / Me marque pour le moins son ingénuité* ». (E. 477-478)

Légèrement irrité, Arnolphe demande à la jeune femme s'il ne lui avait pas interdit de voir personne. Or, Agnès répond qu'il ferait la même chose s'il savait la raison sous-jacente. Peu après leur première entrevue, où ils n'ont fait que des révérences à tour de rôle, Horace avait chargé une vieille dame d'expliquer à Agnès qu'elle avait blessé Horace. Agnès, trop ingénue pour reconnaître les stratégies de séduction, croit vraiment qu'Horace est à l'article de la mort et qu'elle est son ultime ressource. Arnolphe, en revanche, sait parfaitement qu'Horace s'y est bien pris. Il n'arrive pas à contenir sa colère. A part, il insulte Horace et la vieille dame. Agnès, quant à elle, est convaincue d'avoir guéri Horace. Arnolphe sait qu'il est inutile d'accuser Agnès. Ce sont l'innocence d'Agnès et sa propre absence qui ont permis les rencontres avec Horace. Il continue à poser des questions. Il veut savoir comment « *le jeune homme a passé ses visites* » (E. 552) et ce qu'il faisait lorsqu'il était seul avec elle. (E. 558) Il apprend donc qu'Horace a couvert la jeune fille de mots doux. Est-ce qu'il l'a aussi caressée ? « *Oh tant !* », répond Agnès et elle poursuit : « *il me prenait et les mains et les bras, / Et de me les baiser il n'était jamais las* ». (E. 569-570) La réponse inquiète Arnolphe : « *Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?* ». (E. 571)

Cette « autre chose » est au centre des préoccupations d'Arnolphe. Il tentera donc de découvrir si Agnès connaît « la chose » tout en ignorant « le mot » pour la désigner. Il tombe ainsi dans son propre piège. N'ayant donné qu'un enseignement partiel à son élève, elle ne dispose pas des outils pour comprendre son maître. Or, toutes ses hésitations ne font qu'augmenter l'inquiétude d'Arnolphe. Agnès aussi en perd ses mots. Elle n'arrive à prononcer que des bribes de phrases telles : « *Hé ! il m'a...[...] / Pris...[...] / Le...[...]* »⁷⁴ (E.

⁷⁴ Pour un commentaire supplémentaire, voir *Molière. Dramaturge. Libertin* d'Antony McKenna : « Molière n'a certainement pas froid aux yeux et cultive le quiproquo suggestif – dans la bonne humeur et avec une légèreté heureuse. Ce point est important si l'on veut apprécier à sa juste valeur l'accusation d' « obscénité » qui sera

572) ou encore « *Il m'a pris...Vous serez en colère* ». (E. 575) Après de longues hésitations elle avoue : « *Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné. / A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre* ». (E. 578-579) Soulagé par cette réponse, Arnolphe ignore toujours si Horace a respecté les règles de la bienséance. Sa série de questions continue : « *Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre / S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras* ». (E. 580-581) Agnès n'entend pas à quoi Arnolphe fait allusion et lui demande avec une innocence sincère : « *Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses ?* ». (E. 582) Bien sûr, Arnolphe ne peut pas répondre à cette question. Il continue à élever la fille dans l'ignorance totale. Mais il perd cependant de vue qu'il ne peut pas contrôler les sentiments d'Agnès. Ignorer les arcanes de l'amour n'empêche pas de tomber amoureux : « La recherche du plaisir est spontanée, c'est une fonction élémentaire, et la nature fournit les ressources pour la mener à son terme⁷⁵ ». Il ose donc une dernière question : « *N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?* ». (E. 584) La question n'est nullement ambiguë pour Arnolphe ou pour le spectateur/lecteur. Agnès, en revanche, n'a aucune idée de ce qu'Arnolphe veut savoir : Non, Horace ne lui a rien demandé de plus. Mais « *s'il en eût demandé, / Que pour le secourir [elle aurait] tout accordé* ». (E. 585-586)

3.3.1. Déformation de la doctrine dévote

Comprenant que ses questions ne vont pas le mener plus loin, Arnolphe a recours aux prescriptions dévotes :

Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes ;
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse. (E. 595-599)

Ce qui frappe, c'est que Molière met ces idées moralement très élevées dans la bouche d'un personnage particulièrement hypocrite. De toute évidence, ce procédé ne peut être compris que comme une critique à l'adresse des dévots.

lancée contre le « le... » d'Agnès dans *L'Ecole des femmes*, un propos qui, manifestement, ne dépassait pas l'audace des allusion lestes de la nouvelle de Scarron qui lui servait de source. » dans MCKENNA, Antony, *Molière. Dramaturge. Libertin*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 19-20.

⁷⁵ JEANERRET, Michel, *Eros rebelle. Littérature et dissidence à l'âge classique*, Paris, Seuil, 2003, p. 295.

Agnès ne comprend rien à ces questions, à ces prescriptions, à ces discours. Elle ne sent que bonheur et joie après les caresses d'Horace. Elle renvoie d'ailleurs volontiers à sa propre ignorance: « *Et je ne savais point encor ces choses-là* ». (E. 606) Mais pour Arnolphe il n'est permis de goûter des joies amoureuses que dans les liens du mariage. Cette remarque rappelle les idées des dévots qui estiment que la pulsion sexuelle n'a rien de honteux à condition qu'elle s'exprime dans le cadre du mariage⁷⁶. Dans *Amphitryon*, Alcmène exposait la même opinion sur la sexualité⁷⁷. Agnès ne veut, bien sûr, pas offenser Dieu et demande par conséquent à Arnolphe : « *Mariez-moi donc promptement, je vous prie* ». (E. 612) La question est ambiguë. Agnès veut naturellement qu'Arnolphe la marie à Horace. Or, Arnolphe ne comprend pas les choses ainsi. Il croit qu'Agnès veut l'épouser. Suit alors un dialogue comique parce qu'ambigu : « *Vous nous voulez nous deux...* » (E. 617) ou « *Nous serons mariés ?* » (E. 622) où le 'nous' peut être compris de deux façons. Ou bien le 'nous' renvoie à Agnès et Horace – c'est l'idée d'Agnès –, ou bien, il renvoie au couple d'Agnès et Arnolphe. C'est la raison pour laquelle Arnolphe répond toujours favorablement aux questions d'Agnès. Les deux ne se rendent compte du malentendu que lorsqu'Agnès prononce la phrase : « *Hélas ! que je vous ai grande obligation, Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !* ». (E. 625-626) Arnolphe n'en croit pas ses oreilles. Il estime qu'elle n'a pas le droit de choisir son propre mari. Il lui a déjà choisi un autre parti... Bref, afin de rompre les contacts entre Agnès et Horace, Arnolphe exige qu'Agnès jette « un grès » (E. 635) vers Horace en guise de rupture. Agnès proteste légèrement bien sûr. Mais rien n'y fait : elle doit obéir à Arnolphe. Il se lance alors dans un discours sur les tâches qu'elle devra remplir en tant qu'épouse. Il attend de sa future femme de la gratitude. Il lui a fait gravir les échelons de la société par son mariage :

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage ;
 A d'austères devoirs le rang de femme engage ;
 Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
 Pour être libertine et prendre du bon temps.
 Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
 Du côté de la barbe est la toute-puissance.

⁷⁶ Pour une idée semblable, voir l'ouvrage de Robert Burton : « L'amour est une passion vive, mais surtout quand on brûle d'un feu légitime ». – Properce, *Elégies*, Liv. 4, Elégie 3, Vers 49 dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1255.

⁷⁷ Cf. supra.

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ; (E. 695-704)

Ces paroles rappellent le point de vue des dévots qui estiment que la femme s'engage à se soumettre à son mari, comme elle se soumet à Dieu⁷⁸. Les dévots avaient imaginé pour une femme mariée une prière qui chante l'obéissance au mari:

« Faites que je demeure toute ma vie dans l'obéissance à mon mari et que je la rende du cœur et vous considérant en sa personne, plutôt que par des raisons humaines de mon devoir et de ma réputation. Ostez moi le désir de paraître belle à d'autres yeux que les siens »⁷⁹.

Arnolphe met en garde Agnès contre l'adultère en lui rappelant la punition réservée aux épouses infidèles : « *Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes / Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes* ». (E. 727-728) Arnolphe établit d'ailleurs la même comparaison entre la vie monacale et la vie conjugale que faisaient les dévots :

Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant ; (E. 739-741)

Dans l'*Introduction à la vie dévote*, François de Salle avait souligné qu'une femme mariée pouvait mettre en pratique, à leur niveau, les vœux des moniales : l'obéissance (en faisant preuve d'obéissance au mari, et en général en respectant l'autorité de l'Etat et de l'Eglise) et la pauvreté (en se montrant humble, modeste, détachée des richesses de ce monde)⁸⁰. Arnolphe enjoint Agnès à lire à haute voix *Les maximes du mariage ou les devoirs de la femme mariée avec son exercice journalier*. Ces maximes visent à détourner la femme du vice. L'épouse ne peut plus se faire belle afin que d'autres hommes ne s'intéressent plus à elle : « *Elle ne se doit parer / Qu'autant que peut désirer / Le mari qui la possède* » (E. 754-756) et « *Car, pour bien plaire à son époux, / Elle ne doit plaire à personne* ». (E. 768-769)

⁷⁸ Cf. supra.

⁷⁹ GUTTON, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 195

⁸⁰ Cf. supra. Paul A. Chilton, « François de Salle », in HOLLIER, Denis, *De la Littérature*, Paris, Bordas, 1993, p. 249.

La maxime entre en résonance avec la « prière de la femme mariée »⁸¹. Ces maximes interdisent à la femme de voir d'autres hommes que ceux qui viennent pour rendre visite à son mari. Elle ne peut pas accepter des cadeaux d'autrui car « [o]n ne donne rien pour rien ». (E. 779) Cette dernière interdiction rappelle paradoxalement la plaisanterie d'Arnolphe, qui se moquait des maris qui acceptent que leurs femmes reçoivent des cadeaux d'autres hommes⁸². Les maximes défendent, en outre, aux femmes d'écrire, d'aller aux « *belles assemblées* », de jouer et de faire des promenades ou d'assister à des « *repas qu'on donne aux champs* ». (E. 797)

3.3.2. *Irrespect envers les femmes*

Arnolphe pense alors avoir atteint son but: « *Il s'en est peu fallu que, durant mon absence, / On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence* ». (E. 812-813) Il pense avoir réussi à effacer le souvenir d'Horace par le biais de son sermon et la lecture des maximes : « *[t]oute personne simple aux leçons est docile* ». (E. 817) Molière disqualifie son personnage en montrant combien ses actes contredisent ses discours. Même si tous ses discours sont axés sur le respect envers Dieu, envers l'époux, Arnolphe ne témoigne point de respect pour Agnès. Par sa manière de s'adresser à Agnès, Arnolphe révèle combien il se sent supérieur à la jeune femme. Il ne parle pas à Agnès. Il lui donne des ordres: « *Point de bruit davantage. / Montez là-haut.* » (E. 640) Ou bien : « *C'est assez. / Je suis maître, je parle ; allez, obéissez.* » (E. 642) S'il ne lui parle pas sur un ton commandeur, Arnolphe tente de la séduire par de beaux discours et de belles promesses. Fâché de ne pas pouvoir la convaincre, il exprime sa violence, son désir de la battre. (E. 1567) Agnès lui en donne la permission. Ce 'geste' d'Agnès adoucit la colère d'Arnolphe. Mais il se plaint de l'ascendant qu'ont les femmes sur les hommes :

Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles faiblesses !
Tout le monde connaît leur imperfection ;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ;
Leur esprit est méchant, et leur âme fragile ;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,

⁸¹ Cf. supra.

⁸² Cf. supra.

Rien de plus infidèle : et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là. (E. 1572-1579)

De ses paroles ressort une violence non contenue et un dédain manifeste vis-à-vis des femmes. Et lorsqu'Arnolphe constate qu'Agnès lui résiste encore, il décide d'envoyer Agnès dans un couvent. En somme, si elle ne veut pas se marier à lui, elle épousera Jésus en personne. Ce mélange de violence, de dévotion et d'hypocrisie, disqualifie non seulement le personnage mais aussi toute l'idéologie dévote... Bien sûr, cette « autre chose » ou ces commandements énoncés dans la pièce sont litigieux. Mais ce qui rend *L'Ecole des femmes* vraiment problématique est que cette pièce présente un protagoniste jaloux et misogyne qui s'appuie sur la morale des dévots. Ce dévot maintient une fille dans l'ignorance afin de pouvoir l'épouser.

3.3.3. *Un jaloux rusé*

Si les dévots récusent le cynisme de Machiavel, Arnolphe incarne le machiavélisme. Il estime que dans la vie toutes les ruses sont permises pour obtenir ce qu'il veut⁸³. Il détourne l'éducation pour ses propres objectifs, il n'hésite pas à employer la ruse, et tend à employer la violence. Il ne poursuit que son propre bonheur, comme le Prince de Machiavel ne vise qu'à maintenir son propre pouvoir. Arnolphe ne tient point compte des émotions d'Agnès, comme le Prince ignore les aspirations de ses sujets. En outre, il se comporte comme une brute envers Agnès. Machiavel soulignait que le Prince ne doit hésiter de se comporter comme un lion. Rien ne peut l'arrêter : Arnolphe demande par exemple à ses domestiques de donner des coups de bâtons à Horace si celui-ci tente de s'introduire dans la chambre d'Agnès. Cette

⁸³ Gabriel Naudé donne dans ses *Considérations politiques sur les coups d'Etat* quelques exemples de stratégies tyranniques pour éviter l'infidélité de la femme. Il parle d'un médecin qui a entendu dire que sa femme le trompait. Pendant la nuit, il feint auprès de sa femme d'être réveillé par des voleurs. Il « fait tout ce qu'il peut pour mettre la terreur et l'épouvante en sa maison ; le matin tout étant apaisé il ne manque de tâter le pouls à sa femme, lequel il feint de trouver grandement altéré et oppressé à cause de la peur qu'elle avait eue, et pour ce il lui fait tirer dix ou douze onces de sang, et cette évacuation ayant amené une petite émotion, il commence de s'épouvanter comme si c'eût été quelque grosse fièvre, fait redoubler sept ou huit bonnes saignées, par après vient à la raser, ventouser, et purger magistralement ; ce qu'il réitéra si souvent, qu'il la fit demeurer plus de six mois au lit, sans avoir été malade, pendant lequel temps, il eut tout loisir de [...] tellement refroidir, mater, et adoucir la ferveur et les humeurs piquantes et acrimonieuses de son tempérament, qu'il assoupit en elle ce feu plus inextinguible que celui de la pierre asbestos, [...] ». Une autre stratégie qu'évoque Naudé se pratique entre les Caraïbes. Selon Naudé, là, l'épouse doit se précipiter au milieu d'un grand feu quand son mari meurt afin de « remédier à la grande malice et lubricité des femmes de ce pays, qui avaient accoutumé [...] d'empoisonner leurs maris, lorsqu'elles en étaient lasses ou qu'elles avaient envie d'en épouser quelque autre plus robuste et gaillard [...] ». NAUDE, Gabriel, *Considérations politiques sur les coups d'Etat*, Paris, Les Editions de Paris, 1988, p. 95-97.

punition infâme constitue la honte suprême pour un gentilhomme. Bastonner un gentilhomme c'est doublement le punir. Outre les coups, il est dégradé socialement⁸⁴ :

Si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre de cocus ne serait pas si grand. (E. 1349-1351)

En punissant Horace ainsi, Arnolphe pense qu'il cessera de faire la cour à Agnès. Arnolphe défend la société, les honneurs. Paradoxalement, il semble estimer que l'on peut employer des méthodes nullement honorables pour défendre l'honneur de la bonne société.

Or, ce rusé échoue tout à fait. Enfin, Molière fait échouer ses actions. Les domestiques ont eu la main trop lourde vis-à-vis d'Horace. Ils pensent l'avoir tué. Horace était tombé de la fenêtre en voyant ses deux assaillants et avait feint d'être mort au moment où les deux sont venus lui tâter le pouls. Horace est un personnage baroque : il joue la comédie dans la comédie. Les domestiques d'Arnolphe se sont retirés. Agnès est immédiatement venue vers Horace, toute émue de ce qui s'était passé. Après avoir raconté les événements de la veille, Horace exprime son amour sincère pour Agnès. Il veut être avec elle jusqu'à ce que la mort les sépare. Il demande à Arnolphe de l'aider à libérer Agnès des mains de son futur époux jaloux :

Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle ;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux. (E. 1424-1427)

Arnolphe consent naturellement, il n'a jamais réagi avec autant d'enthousiasme aux paroles d'Horace. Il pense pouvoir mettre une fin définitive à cette histoire. Tout porte à croire qu'il atteindra son but jusqu'à ce qu'intervienne un coup de théâtre...

Lorsqu'Horace informe Agnès de son projet – il propose de la cacher chez un de ses amis –, elle n'est pas du tout enthousiaste. Cet ami doit aussitôt l'emmener mais Agnès proteste. Elle ne veut point quitter Horace et commence même à douter de l'amour d'Horace. Arnolphe s'impatiente et tire plus fort. Il semble qu'Agnès sent qu'elle ne peut pas faire confiance à cet

⁸⁴ « C'est un affront irréparable à un Gentilhomme de recevoir des coups de *bastons*. » FURETIERE, Antoine, *op. cit.*, notice « Baston ».

homme qui doit l’emmener. Malgré toutes ses objections, Arnolphe parvient à l’emmener. Après que les amants ont pris congé, Arnolphe révèle sa véritable identité. Agnès ne peut cacher son effroi. Arnolphe fulmine et explique encore une fois que « *suivre un galant* » est « *une action infâme* ». (E. 1508) Mais Agnès réplique qu’il s’agit d’un homme qui veut l’épouser. Arnolphe n’avait-il pas dit qu’il « *se faut marier pour ôter le péché* » ? (E. 1511) Celui qui a tendu le piège, se trouve une nouvelle fois piégé, par son propre discours, par ses propres ruses :

Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible ;
Mais, las ! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des désirs. (E. 1516-1519)

Si Arnolphe avait voulu convaincre Agnès de se marier avec lui, il aurait dû esquisser un portrait beaucoup plus favorable du mariage. Il est pris au piège de sa propre rhétorique. Lorsqu’Agnès exprime son amour pour Horace, Arnolphe lui demande de « *chasser cet amoureux désir* » (E. 1526). Elle répond comme un philosophe épicurienne: « *Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ?* ». (E. 1527)

Revenons à l’argumentation d’Arnolphe. S’il est prêt à tout pardonner à Agnès et propose de faire la paix, s’il essaie de se profiler comme le parfait amant qui la caressera et la chérira, il n’adhère pas à son propre discours : « *Jusqu’où la passion peut-elle faire aller !* ». (E. 1598) C’est l’ultime argument : celui de la passion et des larmes. Arnolphe joue sur les sentiments, demande à Agnès si elle veut lui voir pleurer, se battre, s’arracher un côté de cheveux (E. 1601-1602), menace de se suicider : « *Veux-tu que je me tue ? Oui, dis si tu le veux, / Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme* ». (E. 1603-1604) Or, Agnès n’est point convaincue : « *Tenez, tous vos discours ne me touchent point l’âme : / Horace avec deux mots en ferait plus que vous* ». (E. 1605-1606) Manifestement la ruse ne prend plus.

Peu de temps après, Horace et Arnolphe se rencontrent une nouvelle fois. Horace semble triste. Son père, Oronte – qui est aussi un ami d’Arnolphe – a décidé de marier son fils à la fille unique d’un certain Enrique. Mais Horace aime Agnès. Il fait appel à Arnolphe pour l’aider à dissuader Oronte. Arnolphe consent immédiatement, mais lorsqu’il rencontre Oronte, il se rallie tout à fait à l’avis du père d’Horace, au grand étonnement du jeune homme.

Chrysalde, en revanche, estime qu'il ne faut pas obliger Horace à prendre pour épouse une femme qu'il ne connaît point. Or, quand dans la conversation, Chrysalde rappelle qu'Arnolphe préfère être nommé « monsieur de La Souche », Horace comprend qu'il avait fait « *son confident de son propre rival* ». (E. 1215) Arnolphe semble triompher. Cependant, Arnolphe n'a pas tenu compte des aléas de la fortune. Les hommes interdisent à Arnolphe d'emmener Agnès puisque elle est la fille d'Enrique, promise à Horace. En somme, toutes ses ruses ont été inefficaces. Le dévot rusé et égoïste est démasqué.

3.4. Discours sur l'honneur

Par ailleurs Arnolphe apparaît dans la pièce non seulement comme l'avatar des dévots, mais aussi comme le défenseur de l'ordre et des principes de la bonne société. Le discours qu'il tient à ses domestiques sur l'honneur est sur ce point significatif. Il s'estime atteint dans son honneur quoiqu'Agnès ne soit pas liée à lui par les sacrements du mariage. Elle ne peut par conséquent pas être obligée à un amour exclusif pour lui. L'honneur auquel Arnolphe fait allusion n'équivaut donc pas à celui d'Amphitryon. Dans un sens, Amphitryon avait raison de se considérer atteint dans son honneur. Son épouse l'avait – sans s'en rendre compte, il est vrai – trompé, ce qui constitue une source première pour le déshonneur de ce dernier. Agnès, en revanche, n'a trompé personne. Mais Arnolphe voit ses projets s'échouer et s'appuie sur l'honneur. Tout lecteur a compris que sa colère est due à la jalousie et non pas au déshonneur. Ce discours est alimenté par l'importance de l'honneur au XVII^e siècle. Arnolphe se croyait déjà marié à Agnès. Il avait fait part de son projet à Chrysalde. Constatant son échec, Arnolphe est atteint dans son honneur. Il veut prouver qu'il est un homme persévérant qui ne se laisse pas écarter sans coup férir. De plus, a-t-il été maintes fois insulté par Horace sans que ce dernier en soit conscient. C'est plutôt Horace qui le blesse dans son honneur qu'Agnès. Par ailleurs, l'image que les autres, que la société, ont de lui est au centre des préoccupations, d'Arnolphe... bien plus que son amour pour Agnès. Pour cette raison, il n'abandonne pas. Il discute de sa situation avec ses domestiques et recommence à se plaindre de son honneur auprès d'eux :

On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourrait-ce être,
Si l'on avait ôté l'honneur à votre maître ! (E. 1095-1097)

Pour obtenir ce qu'il veut, être sûr de la coopération de Georgette et d'Alain, Arnolphe leur donne encore un peu d'argent. L'honneur, son honneur public, est à ce prix. Ses sentiments réels, sa vie privée importent peu. Conscient d'avoir perdu l'affection d'Agnès, il persiste à vouloir l'épouser.

3.5. L'intelligence de la femme

Il devra cependant admettre avoir sous-estimé Agnès. Manifestement elle n'est pas aussi idiote qu'elle ne paraît. Au grès qu'elle devait jeter à Horace, elle avait attaché un message. Après coup, Horace s'émerveille, dans une conversation avec Arnolphe, de l'adresse de la jeune fille. Ironie moliéresque ! Arnolphe est surpris bien sûr. Par ailleurs, la lettre qu'Horace lit à haute voix, prouve l'intelligence d'Agnès. Elle a compris qu'Arnolphe l'a voulue tenir dans l'ignorance. Horace quant à lui est révolté par toutes les stratégies de cet homme, ce « de La Souche » qui veut empêcher leur union : « *Je puis, comme j'espère, à ce franc animal, / Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...* ». (E. 958-959)

Arnolphe préfère couper court à cette tirade. Il prend congé d'Horace, prétextant « une affaire pressée » (E. 961), incapable, en réalité, de cacher sa colère. Tout seul, il se dit :

Je souffre doublement dans le vol de son cœur ;
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée. (E. 987-989)

Arnolphe se rend compte que toutes les précautions qu'il avait prises pour ne pas être trompé, n'ont servi à rien. Il est étonné de l'intelligence d'Agnès. Tout en étant au courant des véritables sentiments d'Agnès, Arnolphe tente de la convaincre de l'épouser. Pour ce faire, il fait allusion à l'éducation qu'il lui a procurée et aux obligations qu'elle a envers lui pour l'avoir élevée. Mais Agnès a bien percé la ruse :

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment !
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je suis une bête ? (E. 1554-1557)

Par son comportement, Agnès se montre l'égal de l'homme. « Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les règles de vie, qui sont introduites au monde », rappelait Montaigne dans le chapitre sur les « Vers de Virgile » et il ajoutait « d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles. » (III, 5) Molière semble d'accord sur ce constant, mais davantage encore sur les propos qui suivent : « Il y a naturellement de la brigue et rïotte entre elles et nous. Le plus estroit consentement que nous ayons avec elles, encores est-il tumultuaire et tempestueux. A l'advis de nostre auteur, nous les traictons inconsiderément en cecy. » Et Montaigne de rappeler qu'en matière d'amour, que pour ce qui est de la passion amoureuse, les femmes ont un savoir dont les hommes ignorent. Agnès lui donne raison.

3.6. Le mariage des vieillards et l'égalité des femmes

Dans un sens Molière a renversé dans cette pièce la célèbre phrase de Montaigne sur le mariage : « Celui là s'y entendoit, ce me semble, qui dit qu'un bon mariage se dressoit d'une femme aveugle, avec un mary sourd ». Le couple – qui n'en est pas vraiment un – que constituent Arnolphe et Agnès présente des caractéristiques inversées. Arnolphe qui n'arrête pas de parler, ne voit nullement l'intelligence de la jeune femme qui n'est pas aveugle du tout. Par ailleurs, cette pièce entre en résonance avec le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer, un dialogue semblable de Pogge et l'essai de Robert Burton. Dans son dialogue sur les hommes qui veulent se marier sur le tard, le Pogge met en scène Carlo Aretino, partisan des vieillards qui se marient, discutant avec Niccolo Niccoli qui estime qu'un vieillard ne doit plus se marier. Pour lui, le mariage est d'ailleurs « une grosse affaire à tout âge »⁸⁵. Le dialogue entre ces deux hommes est construit de la même façon que le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer. Dans les deux cas, il s'agit de deux amis qui essaient de convaincre ou de détourner leur ami de se marier. Or, dans le dialogue de Pogge, le mariage est déjà accompli et il est bien possible, comme le dit Niccolo à la fin du dialogue, que Carlo ne se prononce en faveur du mariage du vieillard que pour être dans les bonnes grâces de celui-ci.

⁸⁵ POGGE, Florentin, *Un vieillard doit-il se marier?*, Herblay, Editions de l'Idée Libre, 1937, p. 31.

Par ailleurs, l'idée de la soumission de la femme à son mari, n'est pas l'apanage des dévots. Robert Burton expose la même opinion dans *Anatomie de la mélancolie* :

« [A]vant tout elles doivent être calmes à la maison, obéissantes, silencieuses & patientes ; si un mari est enflammé, en colère, s'il la gronde un peu, son épouse ne doit pas lui répondre, mais l'accepter de bon grâce »⁸⁶.

Selon Burton, l'homme a le droit de régner sur sa femme « parce qu'il est la tête pensante »⁸⁷. Sur ce point, les idées de Burton et Arnolphe semblent coïncider mais Burton ajoute : « Toutefois, il est bon qu'elle soit chez elle et non en prison, *Quiconque garde sa femme derrière des serrures et des barreaux, / Peut passer pour sage, mais n'est qu'un imbécile ignorant*⁸⁸ ». Burton, dont le but est de chasser la mélancolie, condamne ainsi l'action d'Arnolphe. Enfermer « une imbécile ignorante » dans une maison avec quelques domestiques, sans contact avec le monde extérieur n'est nullement la démarche d'un sage. On ne s'étonnera pas que les points de vue des dévots sur l'obéissance soient complètement en porte-à-faux avec les conseils donnés par Cassander dans le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer. Cassander estime que la femme est l'égal de l'homme :

« Car il y en a fort peu qui considèrent que comme la femme n'a pas été tirée de la partie supérieure de l'homme pour lui commander, elle ne l'a pas aussi été de ses pieds pour être traitée en esclave, mais bien de son côté pour lui tenir lieu de compagne en cette communauté Aristocratique qu'ordonne Aristote, et de la région du cœur pour être par lui conjugalement aimée »⁸⁹.

L'égalité entre hommes et femmes n'est manifestement pas encore acceptée au XVII^e siècle. Cependant, en montrant un homme qui traite la femme qu'il aime de façon désobligeante et brutale, Molière se range du côté de Cassander, de La Mothe le Vayer et de Montaigne.

3.7. L'image de la femme et l'image des dévots

Cette pièce montre tous les préjugés qui circulaient sur les femmes. Arnolphe les qualifie d'imbéciles, de faibles, d'infidèles, etc... Ce point de vue d'Arnolphe rappelle les idées de

⁸⁶ BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1650.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 1255.

⁸⁸ Ménandre, cité par Stobée, *Florilège*, Sermon 72 dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1650-1651.

⁸⁹ LA MOTHE LE VAYER, *op. cit.*, p. 463.

Philocles dans le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer⁹⁰. Lui aussi est sans pitié pour les femmes. Ses points de vue tendent même à la misogynie. Arnolphe semble cependant un peu plus modéré que Philocles. Si Arnolphe veut se marier, Philocles condamne ouvertement le mariage. Philocles compare les femmes à des monstres⁹¹ alors qu'Arnolphe se limite aux animaux. Pour le reste, les deux se rejoignent en ce qui concerne la faiblesse, la méchanceté et l'infidélité innées des femmes. A cela s'ajoute qu'Arnolphe ne parlait que d'austères devoirs et de la soumission de la femme quand il essayait de convaincre Agnès de se marier à lui. Il ne signalait point les joies et les plaisirs du mariage comme le faisait Philocles, défenseur du célibat⁹². Arnolphe, quant à lui, semble estimer que le mariage est nécessaire à la société...

L'Ecole des femmes se résume comme une pièce 'libertine' qui présente la doctrine des dévots sous les traits d'un jaloux. En outre ce jaloux sombre dans le désespoir. Amphytrion avait plus de chance. A la fin, tout finit bien puisqu'il récupère sa femme. De plus, il n'y a rien de déshonorable en un partage avec Jupiter⁹³. Arnolphe, en revanche, apparaît dans cette pièce comme un type égoïste et hypocrite qui est capable de tout pour atteindre son but. Agnès en revanche, apparaît comme une femme honorable, qui a raison de se révolter contre les discours dévots d'Arnolphe. Si dans *Amphytrion*, Molière se rangeait plutôt du côté de Philocles, – tout n'est pas rose dans la vie des mariés –, les paroles de Chrysalde dans *Ecole des femmes*, suggèrent que le mariage peut être heureux si les deux partenaires s'aiment, s'il y a une confiance mutuelle. Paradoxalement, cette idée rappelle le point de vue des dévots sur le mariage, qui plaident pour un mariage plein de tendresse et d'honnêteté. Dans les deux pièces, la même idée dévote est d'ailleurs présente, à savoir la passion amoureuse qui n'est admise que par les liens officiels du mariage. Dans *Amphytrion*, c'était Alcmène qui exprimait cette idée pendant une conversation avec Jupiter. Dans *L'Ecole des femmes*, c'est Arnolphe qui apprend cette idée à Agnès. Ce qui suffit, de fait, pour la déconsidérer. Aussi *L'Ecole des femmes* suggère que cette idée n'est valable que dans un couple où il y a une égalité entre les deux partenaires.

⁹⁰ Cf. supra.

⁹¹ Cf. supra.

⁹² Cf. supra.

⁹³ Cf. supra.

Pour avoir utilisé tant d'ambiguïtés, Molière se range clairement parmi les libertins érudits. Antony McKenna a rappelé combien cette pièce a été sujette à des critiques : la scène du ruban était jugé licencieuse, les leçons de Chrysalde sur l'adultère indécentes, les allusions aux chaudières bouillantes frivoles et la parodie des dix commandements dans les 'maximes du mariage' blasphématoire⁹⁴. Pour réfuter toutes ces critiques, Molière écrivait *La Critique de L'Ecole des femmes*.

3.8. « Rien de trop »

Pourtant, il faut ajouter que la pièce suggère la voie de la sagesse à travers les paroles du sage Chrysalde qui ose critiquer sévèrement Arnolphe :

C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières ;
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache ;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu. (E. 1228-1235)

Pour Chrysalde, l'honneur et la dignité ne dépendent pas seulement du comportement de l'épouse mais aussi du comportement du mari même. Chrysalde estime que si une femme trompe son mari, il doit porter sa croix avec dignité et « *fuir les extrémités* ». (E. 1251) Le discours de Chrysalde rappelle la maxime antique « Rien de trop ». Ni trop de violence, ni trop de passivité:

Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête ;
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage ;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté. (E. 1268-1275)

⁹⁴ MCKENNA, Antony, *op. cit.*, p. 34.

Mais Arnolphe ne comprend pas la sagesse de Chrysalde⁹⁵. Il reste imperméable à son argumentation qui fut aussi celle de Cassander dans le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer :

« D'ailleurs je vous diray encores, qu'il faut avoir esgard au naturel commun de toutes les femmes, lesquelles, aussi bien que le cheval fort en bride, sont plustot maistrisées et arrestées en leur laschant un peu la main, qu'en la leur voulant tenir trop courte. Car ce n'est pas sans mystere qu'on donne des aisles à l'amour, les oiseaux aimans naturellement la liberté, et les affections sincerés estant ennemies de contrainte et de captivité. Plus vous tesmoignerez de franchise à une femme et de confiance en sa loyauté, plus vous engagerez sa foy ; [...] »⁹⁶

Par ailleurs, Arnolphe n'a pas non plus la sagesse de Robert Burton qui écrivait dans son *Anatomie de la mélancolie* : « [D]e mauvais traitements suffisent à débaucher une femme⁹⁷ qui, auparavant se comportait honnêtement ». Chrysalde est incapable de convaincre son ami. Contre la bêtise, nul recours n'est possible. A la fin, l'intelligent Chrysalde a une dernière leçon pour son ami Arnolphe :

Je devine à peu près quel est votre supplice ;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

Pour celui qui ne peut raisonner et qui reste attaché à une morale axée sur l'honneur, point d'autre issue. « Rien de trop », est une morale d'épicuriens, conscients des plaisirs qu'offre la vie et de la force de la raison.

⁹⁵ Chrysalde estime qu'il y a des choses plus graves que l'infidélité d'une épouse. Il fait allusion aux femmes fidèles qui sont toujours de mauvaise humeur et qui « [...] veulent, sur le pied de nous être fidèles, / Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles [?] ». (E. 1300-1301) Le lien avec Cléanthe de la pièce d'*Amphitryon* et les idées de Philocles dans le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer est manifeste.

⁹⁶ LA MOTHE LE VAYER, *op. cit.*, p. 469.

⁹⁷ Chaloner – *De republica Anglorum instaurata*, Liv. 9 dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1585.

4. GEORGE DANDIN OU LE MARI CONFONDU

Comme dans *Amphitryon*, Molière présente deux intrigues dans une même pièce. L'intrigue principale concerne le mariage raté d'un paysan, George Dandin et sa femme, Angélique, issue de la haute noblesse qui se laisse séduire par Clitandre. L'intrigue secondaire tourne autour des domestiques des amants secrets. Lubin, un paysan au service de Clitandre demande à Claudine, la suivante d'Angélique de se marier. Or, ses raisons sont douteuses⁹⁸.

Les premiers mots de George Dandin sont une leçon morale :

Ah ! qu'une femme demoiselle est une étrange
affaire ! et que mon mariage est une leçon bien
parlante à tous les paysans qui veulent s'élever
au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai
fait, à la maison d'un gentilhomme ! [...] (G. 411)⁹⁹

Cette courte séquence contient trois points de critique : la femme, le mariage et la noblesse. De ces quelques phrases peut déjà être déduit que George Dandin n'est pas content de son mariage parce que sa femme est capricieuse. En outre, le clivage social qui les sépare pose problème. En effet, George Dandin est méprisé par la famille de sa femme pour ses origines sociales. Angélique s'offense par exemple de porter le nom de son époux. (G. 411) Pour George : « *La noblesse, de soi, est bonne ; c'est une chose considérable, assurément : mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très bon de ne s'y point froter* ». (G. 411) Molière essaie peut-être, de cette façon, de s'assurer contre une réaction furieuse de la part de la noblesse. George Dandin ne cesse d'exprimer ses regrets quant à sa décision de se marier : « *George Dandin ! vous avez fait une sottise, la plus grande du monde* ». (G. 411) Dès le début de la pièce – et contrairement à *Amphitryon* où le mariage entre Alcmène et Amphitryon commençait dans le plein bonheur- le mariage est critiqué.

La scène qui suit à cette plainte initiale ne fait que l'illustrer. George Dandin voit un homme sortir de chez lui, ce qui provoque immédiatement sa méfiance: « *Que diantre ce drôle-là*

⁹⁸ Cf. infra.

⁹⁹ MOLIÈRE, *George Dandin ou Le mari confondu*, in *Oeuvres Complètes*, Paris, Seuil, 1962, p. 411. Pour l'absence de vers numérotés dans cette pièce, les références des séquences citées de cette pièce seront faites par le biais du numéro de la page dont la citation est issue.

vient-il faire chez moi ? ». (G. 412) Sans révéler qu'il est le maître de la maison, George demande à cet homme quelle était la raison de sa visite à cette maison. Après avoir demandé la discrétion, l'étrange visiteur dévoile la cause de sa visite : « *C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux ; et il ne faut pas qu'on sache cela* ». (G. 412) L'interlocuteur de George Dandin est Lubin, le serviteur de Clitandre. Comme Horace qui faisait, à son insu, de son rival son confident (*L'Ecole des femmes*), Lubin confie son secret à la seule personne qui ne pouvait vraiment rien savoir des rencontres secrètes. Et comme Horace, Lubin verse aussi de l'huile sur le feu :

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne
veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme ; et il
ferait le diable à quatre, si cela venait à ses
oreilles. Vous comprenez bien ? (G. 412)

En répondant avec des phrases courtes comme « *Fort bien.* » ou « *Sans doute.* » (G. 412), George Dandin ne fait rien entrevoir. Et quand George demande à Lubin s'il a réussi à transmettre son message, celui-ci répond qu'il a rencontré dans la maison « [...] *une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulais, et qui m'a fait parler à sa maîtresse* ». (G. 412) Les domestiques sont les parfaits intermédiaires entre les amants secrets comme le craignait Arnolphe dans *L'Ecole des femmes*.

Lubin ajoute qu'il est très amoureux de Claudine et que, si elle consent, ils seront mariés dans peu de temps. Leur histoire d'amour et les difficultés qui l'accompagnent occuperont le devant de la scène plus tard¹⁰⁰. Mais les révélations de Lubin n'intéressent pas vraiment George Dandin. Il veut savoir ce que la maîtresse de la maison a répondu. George Dandin apprend que sa femme apprécie beaucoup les flatteries de Clitandre et qu'elle a traité son propre mari de fantasque. En outre, elle veut chercher « *quelque invention* » pour qu'ils puissent continuer à se rencontrer. (G. 413) Lubin trouve cette situation fort amusante et en exprime son plaisir :

Tétiguienne ! cela sera drôle ; car le mari ne se
doutera point de la manigance : voilà ce qui est

¹⁰⁰ Cf. infra.

de bon, et il aura un pied de nez avec sa jalousie,
Est-ce pas ? (G. 413)

L'ironie moliéresque réapparaît dans toute sa vigueur. Lubin est convaincu que le mari ne saura rien alors qu'il est en train de le mettre au courant lui-même. Notons surtout que Lubin désapprouve la jalousie de l'époux, et qu'il s'en moque même.

4.1. Critique de la noblesse

George Dandin a toutes les raisons de se plaindre.

Hé bien ! George Dandin, vous voyez de quel air
votre femme vous traite ! Voilà ce que c'est
d'avoir voulu épouser une demoiselle ! L'on vous
accommode de toutes pièces, sans que vous puis-
siez vous venger ; et la gentilhommerie vous tient
les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins
à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment ; et,
si c'était une paysanne, vous auriez maintenant
toutes vos coudées franches à vous en faire la
justice à bon coups de bâton. Mais vous avez
voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyait
d'être maître chez vous. [...] (G. 413)

Outre l'indignation que lui inspire l'infidélité de sa femme, il se maudit d'avoir choisi une femme issue de la haute noblesse. Bien des auteurs contemporains ont condamné l'exogamie. Robert Burton cite à ce propos des auteurs tels Ovide et Antonio de Guevara. Tous les deux, ils ont conseillé les hommes de se choisir une épouse de condition égale afin d'avoir un bon mariage. Ovide disait : « Si vous voulez un mariage assorti, épousez votre pareil¹⁰¹ » et Antonio de Guevara suggérait qu'un « citoyen épouse une citoyenne, un gentilhomme une gente dame ; celui qui ne suit pas ce précepte aura chez lui non pas un gendre mais un esprit malin, non pas une bru mais une furie, non pas une partenaire dans la vie mais une fauteuse de troubles¹⁰² ». Puisque l'épouse de George Dandin est d'un rang plus élevé que lui, il est obligé de se contenir. Il ne peut pas exprimer sa colère en punissant sa femme avec des coups de

¹⁰¹ Ovide, *Héroïdes*, Ep.9, v. 32 dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1643.

¹⁰² Antonio de Guevara, *Epistolae* dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1643-1644.

bâton comme il l'aurait pu faire avec une femme d'origine paysanne. Il se repent de s'être marié pour des motifs prétentieux. Mais n'ayant pas le droit de punir sa femme, il a recours à ses beaux-parents. Or, ce couple est si imbu de sa supériorité sociale qu'il ne tient pas compte des soucis de George. Néanmoins, les parents d'Angélique remarquent le mécontentement de leur beau-fils. Cela dit, ils font plus cas des bonnes manières et ne cessent de critiquer le comportement de leur gendre, ce qui agace George Dandin. Molière a sans doute, de cette façon, voulu ridiculiser l'obsession des règles et des conventions de la noblesse. L'exemple suivant illustre parfaitement la moquerie de Molière :

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire « monsieur » tout court.

GEORGE DANDIN

Hé bien ! monsieur tout court, et non plus monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Tout beau ! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire « ma femme », quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN

J'enrage ! Comment ! Ma femme n'est pas ma femme ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi ; et c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles (G. 413-414)

La prétention de monsieur de Sotenville et sa femme est flagrante. Ils ne cessent de retourner le couteau dans la plaie et de rappeler à George Dandin qu'il n'est qu'un simple paysan et

qu'il ne vaut pas autant qu'eux. Si George Dandin s'était marié à une femme de sa condition, il aurait pu l'appeler « sa femme ». Or, les beaux-parents estiment que cette 'description' est trop vulgaire pour pouvoir s'appliquer à leur fille. Molière semble volontairement avoir exagéré le comportement des beaux-parents afin de rendre plus claire la situation déplorable de George Dandin dans laquelle il s'est mis lui-même. Le dialogue avec les beaux-parents ne fait qu'illustrer les raisons pour lesquelles George Dandin se repentait de s'être frotté à la noblesse. Il doit recommencer six fois la phrase accusant Angélique de l'adultère. Après avoir entendu les beaux-parents raconter prétentieusement leurs origines, il réplique : « *Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre* ». (G. 414)

Le comble est que les beaux-parents ne semblent pas comprendre la signification du mot 'cocu'. Ou bien, ils ne connaissent véritablement pas le sens de ce mot, ou bien, ils font semblant de ne pas le connaître afin d'éviter le sujet. George Dandin explique le mot avec des termes qui restent assez vagues :

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur. (G. 414)

Bien que George ne soit pas très explicite, les beaux-parents semblent maintenant très bien comprendre de quoi leur gendre s'offense. Mais le père d'Angélique a immédiatement recours à son argumentaire habituel, fondé sur ses origines nobles, et celles de sa fille. La chasteté est héréditaire aux femmes dans la famille de Sotenville comme la bravoure l'est aux hommes.

4.2. L'honneur

Dans son explication du mot 'cocu', George Dandin employait le mot 'honneur'. Ce n'est pas la seule fois que le mot 'honneur' apparaît dans cette pièce, au contraire, les personnages font allusion à l'honneur à tort et à travers. Antoine Furetière définit l'honneur dans ce sens de la façon suivante :

HONNEUR, s'applique plus particulièrement à deux sortes de vertus, à la vaillance pour les hommes, & à la chasteté pour les femmes. [...] Une femme de bien & d'honneur, c'est une femme prude & chaste. une fille qui a forfait à son *honneur*, qui a fait faux bond à son

honneur, ne doit plus paroître dans le monde. On dit au Palais, Reparer l'*honneur* d'une fille, sauver son *honneur*, quand on oblige un suborneur à l'épouser. [...] les anciens Chevaliers couroient le monde pour soutenir l'*honneur* des Dames¹⁰³.

Furetière attribue deux significations au mot 'honneur'. Ce sont les mêmes valeurs dont parlait monsieur de Sotenville, à savoir, la pudeur pour les femmes et la bravoure pour les hommes. Quand George Dandin dit que son épouse fait des choses contre l'honneur, il veut donc dire qu'elle fait fi de sa chasteté et qu'elle est par conséquent en train de le tromper.

Les beaux-parents semblent vouloir se ranger du côté de leur gendre malgré toutes les critiques qu'ils venaient de lui donner en ce qui concerne ses manières. Si leur fille trompe en effet son mari, les beaux-parents sont prêts à intervenir. Madame de Sotenville rappelle qu'elle n'accepte pas de « *raillerie sur les matières de l'honneur* ». (G. 414) Ils menacent même de tuer leur fille si l'accusation de leur gendre est fondée. La mère l'étranglerait de ses propres mains et le père passerait volontiers son épée à travers le corps de sa fille et son amant. Si leur fille transgressait les règles de l'honneur, elle ferait honte à sa famille. Sur ce point la noblesse ne cèdera pas.

Les beaux-parents décident de vérifier les accusations de leur beau-fils. Ils décident d'une répartition des rôles : la mère parlera à Angélique et le père, flanqué de George Dandin, interpellera Clitandre. Lors de cette rencontre, monsieur de Sotenville insiste sur ses origines nobles – ses ancêtres étaient combattifs et vaillants – et sur son honneur masculin, dans le sens de bravoure tel que le définissait Furetière. Les fanfaronnades de monsieur de Sotenville ne semblent pas impressionner Clitandre. Il réagit assez mollement en disant « *Je m'en réjouis fort.* », « *A la bonne heure.* » ou « *Je le veux croire.* ». (G. 415) Monsieur de Sotenville fait beaucoup moins cas de la présentation de son gendre George Dandin :

Il m'a été rapporté, monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse, (*Montrant George Dandin.*) et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

¹⁰³ FURETIERE, Antoine, *op. cit.*, notice « Honneur ».

Monsieur de Sotenville ne peut presque pas s'empêcher d'employer le mot 'honneur' dans ses discours parce qu'il y attache tant d'importance. Or, pour qualifier son gendre, il vient d'utiliser le mot 'honneur' dans une autre acception que celle de bravoure ou de chasteté. Ce sens a aussi été défini par Antoine Furetière dans son *Dictionnaire universel* :

Tesmoignage d'estime ou de soumission qu'on rend à quelqu'un par ses paroles, ou par ses actions. Il faut rendre *honneur* & respect premierement à Dieu & aux choses saintes, aux Rois & aux Magistrats, à ses parents & à la vertu. Le Philosophe dit, que l'*honneur* reside plus en la personne qui honore, qu'en celle qui est honorée. [...] L'*honneur* n'est autre chose que le cas que nous temoignons faire d'une personne¹⁰⁴.

Pour monsieur de Sotenville, son gendre est inférieur à lui. George Dandin, lui doit en conséquence des honneurs. De plus, les beaux-parents estiment que George Dandin doit aussi des honneurs à sa femme¹⁰⁵. Les distinctions sociales leur paraissent plus importantes que la différence de sexe. Il va de soi que l'appartenance sociale identique joue en la faveur de Clitandre, qui fait semblant de ne rien comprendre aux insinuations de monsieur de Sotenville. Quoiqu'il ne connaisse monsieur de Sotenville que depuis quelques minutes, il sait parfaitement comment il peut le convaincre de sa probité:

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune et belle personne qui a l'honneur d'être la fille de monsieur le baron de Sotenville ! je vous révère trop pour cela, et je suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot. (G. 415)

Clitandre fait allusion à 'l'honneur', se présente comme un « honnête homme ». Tout son discours vise à tromper le baron. Il estime qu'Angélique a « l'honneur » d'être la fille de monsieur de Sotenville, il le « révère » et il ajoute en outre qu'il est son serviteur. Il saisit de plus l'occasion d'insulter celui qui a répandu cette rumeur. Ainsi, offense-t-il sans le savoir son rival. Clitandre tente de sauver sa réputation et il adresse la parole à monsieur de Sotenville :

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ Voir le dialogue entre George Dandin et ses beaux-parents à la page 414. (Cf. supra)

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement
accusé : vous êtes homme qui savez les maximes
du point d'honneur ; et je vous demande raison
de l'affront qui m'a été fait. (G. 416)

En faisant allusion à l'honneur, Clitandre obtient l'appui de monsieur de Sotenville de sorte que celui-ci ordonne à son gendre de présenter ses excuses à Clitandre pour l'avoir accusé faussement.

4.3. Angélique plaide son innocence

A Clitandre qui lui demande si elle a raconté ces « mensonges » à son époux, Angélique répond par un discours « comme il faut ».

[...] Jouez-vous-y, je
vous en prie ; vous trouverez à qui parler ; c'est
une chose que je vous conseille de faire ! Ayez
recours, pour voir, à tous les détours des amants :
essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des am-
bassades, à m'écrire secrètement de petits billets
doux, à épier les moments que mon mari n'y sera
pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler
de votre amour : vous n'avez qu'à y venir, je
vous promets que vous serez reçu comme il faut. (G. 415)

Il est bien possible que toutes les actions qu'elle nie dans son discours soient en fait précisément celles que le couple vient d'effectuer secrètement : envoyer des messages ou avoir des rendez-vous quand George Dandin est absent. Ce « *je vous promets que serez reçu comme il faut* » permet toutes les interprétations. Les parents ne comprennent pas cette phrase comme Clitandre, qui y voit une invitation. Les parents, en revanche, sont très fiers de la 'ferme' réaction de leur fille et ils demandent à leur beau-fils, George Dandin s'il n'est pas rassuré de la fidélité d'Angélique. Mais George n'est point convaincu de la sincérité d'Angélique :

Je dis que ce sont là des contes à dormir debout ;
que je sais bien ce que je sais, et que tantôt, puis-
qu'il faut parler net, elle a reçu ambassade de
sa part. (G. 416)

George Dandin n'est soutenu par personne. La servante d'Angélique, Claudine se range du côté de sa maîtresse. Angélique parvient à renverser la situation et adopte elle-même le rôle de victime :

Tout mon malheur est de le trop considérer ; et
plût au ciel que je fusse capable de souffrir, comme
il dit, les galanteries de quelqu'un ! je ne serais
pas tant à plaindre. Adieu ! je me retire, et je ne
puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

Elle semble bien connaître les avis des philosophes qui blâment les jaloux de traiter trop brutalement leurs femmes de sorte qu'elles cherchent la tendresse ailleurs. Or, elle oublie que ces mêmes philosophes condamnent aussi les maris trompés trop d'indulgents¹⁰⁶. Mais George Dandin est pris au piège des discours axés sur l'honneur et de ces honneurs qu'il doit rendre aux nobles. En somme, les règles de la bienséance (sociale) permettent que les règles de la morale chrétienne soient violées par des nobles. George Dandin se fait tancer par tout le monde. Madame de Sotenville estime qu'il ne mérite pas sa fille, véritable honnête femme. Et Claudine estime que George Dandin mériterait d'être véritablement trompé par Angélique. Dans un sens, son opinion entre en résonance avec les vues de plusieurs philosophes qui rejettent les causes de l'adultère de l'épouse sur le mari. Erasme soulignait à ce propos dans son *Eloge du mariage*, que seuls les mauvais époux étaient mariés à de mauvaises épouses. Ils sont responsables de leur choix. Une femme honnête et gentille peut être pervertie par un mauvais époux. Une femme désagréable peut être apprivoisée par un bon époux. Non, répète Erasme, il n'est pas juste de blâmer systématiquement la femme !¹⁰⁷ Monsieur de Sotenville approuve toutes ces rodomontades. Tout cela est bien mérité. George Dandin sait qu'il a raison: « *J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison* ». (G. 416) Lentement, il intègre les reproches qu'on lui a adressés, il les fait siens. A une différence près : s'il estime

¹⁰⁶ Cf. supra.

¹⁰⁷ ERASMUS, Desiderius, *Lof en Blaam*, Amsterdam, Athenaeum – Polak & Van Gennep, 2004, p. 23.

qu'il mérite d'être trompé, c'est pour avoir voulu monter l'échelle sociale en se mariant avec une femme de haute naissance.

4.4. L'histoire d'amour de Claudine et de Lubin

Après l'humiliation de George Dandin, Lubin et Claudine occupent le devant de la scène. Lubin confesse ses sentiments à Claudine. Mais elle n'est pas enthousiaste. Sa réaction ressemble à celle de Clitandre lorsque celui-ci devait écouter l'autoportrait prétentieux de monsieur de Sotenville¹⁰⁸. Elle répond aux confessions de Lubin : « *A la bonne heure.* » ou encore « *Je m'en réjouis* ». (G. 418) Quand Lubin lui propose de devenir sa femme, Claudine réplique : « *Tu serais peut-être jaloux comme notre maître* ». (G. 418) Elle a vu la réaction furieuse de George Dandin et craint d'être traitée d'une façon aussi désobligeante que sa maîtresse. Lubin nie d'être du même type que George Dandin. Mais Claudine ne se fait pas d'illusions sur les maris jaloux :

Pour moi, je hais les maris soupçonneux ; et j'en
veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de
confiance, et si sûr de ma chasteté, qu'il me vît
sans inquiétude au milieu de trente hommes. (G. 418)

Les vues de Claudine rappellent les opinions de philosophes tels Erasme¹⁰⁹, La Mothe Le Vayer ou Montaigne qui préconisaient la confiance mutuelle. Cassander estimait, dans le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer, que l'épouse restera fidèle à son mari si celui-ci lui témoigne confiance¹¹⁰. Il convient d'ajouter les mots suivants de Pogge de son traité *Un vieillard doit-il se marier ?*:

« Et il n'est pas à craindre que ta femme ne t'aime pas, si elle sait que tu l'aimes uniquement, comme il convient quand on est marié, que tu lui es fidèle, que tu la regardes comme ta moitié, non comme une servante¹¹¹, toutes choses auxquelles les vieillards n'ont garde de manquer.

¹⁰⁸ Cf. supra.

¹⁰⁹ Cf. supra.

¹¹⁰ LA MOTHE LE VAYER, *op. cit.*, p.469.

¹¹¹ André Lorulot remarque à juste titre que Pogge est en train de se contredire en écrivant cette phrase puisqu'il préconisait antérieurement dans le traité la soumission de la femme dans le mariage.

Parmi les jeunes gens, combien y en a-t-il qui ne trahissent et ne déchirent le contrat conjugal¹¹² ? »

Lubin acquiesce mais Claudine n'a pas encore terminé. Elle réitère toutes les exigences de sa maîtresse, Angélique. Lorsque Lubin dit qu'elle pourra faire tout ce qu'elle voudra, Claudine répond :

Voilà comme il faut faire pour n'être point
trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion
nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en
faut ; et il en est comme avec ceux qui nous
ouvrent leur bourse, et nous disent : Prenez. Nous
en usons honnêtement, et nous nous contentons de
la raison ; mais ceux qui nous chicanent, nous
nous efforçons de les tondre, et nous ne les
épargnons point. (G. 418)

Claudine sent sans doute que Lubin est prêt à faire tout pour la convaincre. Après avoir dit que « *ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont* » (G. 418), Claudine signale à Lubin que, s'il veut l'épouser, il devra payer le prix fort. En filigrane, elle lui signifie que s'il ne réalise pas ses désirs ou s'il ne lui laisse pas faire ce qu'elle veut, elle le trompera. Mais Lubin accepte toutes les conditions de Claudine, qui du coup ne semble toujours pas convaincue : « *Hé bien ! bien, nous verrons* ». (G. 418) Lubin veut immédiatement procéder aux choses sérieuses et plaisantes. Claudine lui dit de patienter. Cette réaction peut signifier deux choses. Ou bien, elle se montre ainsi vertueuse pour ne pas admettre des relations sexuelles que dans le cadre du mariage. Claudine serait une dévote¹¹³. Ou bien, elle n'est point attirée par Lubin. S'il s'agit dans ce cas en effet d'un manque d'amour entre les deux domestiques, leur mariage est voué à l'échec. Robert Burton disait à ce propos :

« En fait, quel est le résultat de tous ces mariages qui se contractent pour de l'argent, des possessions, par tricherie, ou par concupiscence avide, comment finissent-ils ? Au début la passion est violente, mais elle ne dure que le temps d'un éclair, comme la balle et la paille, qui s'embrasent vite, brûlent avec force quelques instants ; mais se consomment en un instant, de

¹¹² POGGE, Florentin, *op. cit.*, p. 64.

¹¹³ Cf. supra.

même ces mariages, conséquence d'une concupiscence avide, dans lesquels l'honnêteté, la famille, la vertu, la religion, l'éducation et tant d'autres choses encore sont méprisées, se consomment aussi en un instant, et l'amour est remplacé par la haine, la joie par le repentir et même par le désespoir¹¹⁴ ».

La sagesse populaire de Claudine coïncide avec les vues du philosophe. Mais cette idée de Burton explique aussi la situation d'Angélique et de George Dandin. Ce dernier s'est marié avec Angélique pour des motifs intéressés et subit les conséquences de ce choix. Burton parle d'absence d'amour, de repentir et de désespoir. Dans le mariage de George Dandin, il n'est en effet point question d'amour. George s'apitoie à plusieurs reprises sur son sort. Et tout au long de la pièce, le pauvre homme ne parvient pas à démasquer les ruses de son épouse, cause de son désespoir. Burton parlait des mariages conclus pour l'argent, mais il faisait aussi allusion aux mariages qui sont célébrés pour des raisons de concupiscence. Cette passion est la raison pour laquelle Lubin veut épouser la belle Claudine, qui elle ne semble s'intéresser qu'à l'argent de Lubin. Pour le reste, elle entend continuer à vivre comme si elle n'était pas mariée. Les dévots estimaient aussi que les « mariages par intérêt, ambition ou sensualité sont à éviter¹¹⁵ ». Lubin traite Claudine de vilaine, de farouche, de « *beauté rude ànière* ». (G. 418) Elle lui semble dure comme des rochers, des cailloux et des pierres de taille. (G. 418) Robert Burton employait plus ou moins la même image dans son *Anatomie de la mélancolie* où il décrit le désespoir d'un homme qui est amoureux d'une femme qui n'est point touchée par ses déclarations d'amour : « Roc, marbre, cœur de chêne renforcé par le fer, / Glace, silex ou diamant n'ont pas sa dureté¹¹⁶ ».

4.5. Une discussion sur le mariage

Lors qu'Angélique fait des révérences et des signes à Clitandre, que George Dandin n'a pas vu, il croit qu'elle se moque de lui. Il lui rappelle le caractère vénérable du mariage et le respect qu'elle est obligée de témoigner à leur lien sacré. Il reprend alors cette idée des dévots qui sacralisaient le couple marié. Mais les philosophes recommandaient, eux aussi, le mariage : La Mothe Le Vayer par le biais de Cassander dans son dialogue sur le mariage ou le Pogge qui préconise le mariage par le biais de Carlo dans son traité sur les vieillards et le

¹¹⁴ BURTON, Robert, *op. cit.*, p.1333-1334.

¹¹⁵ GUTTON, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 129.

¹¹⁶ Angeriano, *Ερωτοπαίγνιον, De Caelia duritiae*, v. 5-6 dans BURTON, Robert, *op. cit.*, p. 1531.

mariage¹¹⁷. Erasme insistait, lui aussi, sur le caractère sacré de l'hymen : « Le mariage n'est pas constitué par Lycurgus ni par Moïse ou Solon mais par le Créateur Suprême du Tout. Il a conseillé le mariage, l'a béni et sanctifié. Car quand Il a créé l'homme, Il comprit que le bonheur et la joie lui manqueraient sans Eve à ses côtes pour l'aider¹¹⁸ ». Quand George comprend la situation, il insiste pour que (G. 419) sa femme se comporte comme une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. De la *Prière de la femme marié* ressort que les dévots étaient du même avis que George Dandin : « Ostez moi le désir de paraître belle à d'autres yeux que les siens¹¹⁹ ». Et c'est bien là un des paradoxes de la pièce : Molière utilise un discours dévot, pour accuser l'hypocrisie de la noblesse toute-puissante. La portée politique de la pièce, composée à une époque où le pouvoir tente de mettre les Grands au pas, fut sans doute très grande. Mais forte de ses origines, Angélique peut alléguer qu'il n'y a aucun mal. Les galanteries des autres hommes lui font plutôt plaisir. Elle exige cependant que son mari se comporte comme « *un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée* ». (G. 419) Quant à son propre comportement, Angélique estime que les épouses ne doivent pas se renfermer dans leur maison loin de tout contact avec le monde extérieur. Ainsi formule-t-elle une critique contre les consignes des dévots concernant le mariage :

« Les prières réglées, l'exercice de la charité, le travail, l'autorité d'un chef et la soumission des autres font penser à une vie monacale. La paix conjugale est à rechercher à tout prix et le mariage est une « profession d'amitié ». L'homme s'engage à une vie de fidélité et à complaire à son épouse. L'épouse s'engage à la soumission, à une sorte de clôture sous l'autorité du mari, puisqu'elle représente l'Eglise soumise au Christ. Sous le signe de l'amour, c'est une vie commune de renoncement qui est gage de salut pour les mariés¹²⁰ ».

Le renversement idéologique qu'impose Molière ici est total. Le bourgeois s'appuie sur le raisonnement ou l'idéologie des dévots, alors que l'aristocrate a un discours qui tient du libertinage. Angélique n'a pas l'intention de renoncer à quoi que ce soit malgré son statut de femme mariée:

M'avez-vous, avant
le mariage, demandé mon consentement, et si je
voulais bien de vous ? Vous n'avez consulté, pour

¹¹⁷ Cf. supra.

¹¹⁸ ERASMUS, Desiderius, *Lof en Blaam*, Amsterdam, Athenaeum – Polak & Van Gennep, 2004, p. 10-11.

¹¹⁹ GUTTON, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 195.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 129.

cela, que mon père et ma mère ; ce sont eux,
proprement, qui vous ont épousé, et c'est pourquoi
vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux
des torts que l'on pourra vous faire. (G. 419)

C'est la raison pour laquelle elle estime qu'elle n'a point d'obligations vis-à-vis de George Dandin. Avec beaucoup d'habileté, Molière mêle tous les discours. Le discours d'Angélique entre aussi en résonance avec la réprobation du mariage par intérêt par les dévots¹²¹. De plus, il rappelle le mariage arrangé que condamne Jean-Pierre Camus, dans la nouvelle, *Le Cœur mangé*. Les parents de Crisèle la forçaient de se marier à Rogat pour des raisons financières : « O parents [...] Estimez-vous conduire des bêtes que l'on vend et qu'on loue à qui l'on veut ? Vous poussez [vos filles] dans le précipice, et vous voulez qu'elles se retiennent, vous les inclinez, et vous les désirez indifférentes : vous les jetez dans le feu, et vous ne voulez pas qu'elles en sentent les flammes¹²² ». Notons que dans le cas présent, il s'agit bien d'aristocrates qui ont agi ainsi, contre la morale, contre l'honneur – valeurs aristocratiques –, pour obtenir l'argent – valeur bourgeoise – que leur rang ne leur garantit plus. La charge contre l'aristocratie est totale.

4.6. Petit retour à la relation entre Claudine et Lubin

Ces aristocrates s'abaissent ainsi au niveau des domestiques. Lubin a vu donner Clitandre de l'argent à Claudine en guise de remerciement pour l'aide qu'elle procure aux amants « secrets ». Lubin tente de convaincre sa future femme de lui donner cet argent, prétextant leur mariage imminent. Claudine n'est pas moins cupide. D'ailleurs, l'argent constituait pour elle une raison de se marier à Lubin. Claudine est une rusée. Elle correspond à ce portrait de la femme, brossé par Philocles dans le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer :

« Faites de plus vostre compte que leur esprit est toujours insidieusement aux embusches pour gagner le dessus, et se rendre en effet telles que beaucoup les nomment, à l'exemple des Spartiates, les maistresses de la maison. Auquel cas si le mary leur permet une fois de faire

¹²¹ Cf. supra.

¹²² CAMUS, Jean-Pierre, *Le Cœur mangé* dans *Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1995, p. 83.

l'office d'agentes en sa place, il se peut bien résoudre d'être le patient le reste de ses jours¹²³ ».

Si Arnolphe estimait qu' « *une femme habile est un mauvais présage* » (E. 84) Lubin semble volontiers vouloir se marier à une femme volontaire et intelligente. Il s'émerveille même de l'intelligence de Claudine. (G. 423)

4.7. Une deuxième tentative échouée

Cela dit, Lubin n'est pas très intelligent lui-même. Quand George Dandin le rencontre une deuxième fois, celui-ci ignore toujours l'identité de George. Il la dissimule comme Arnolphe dans *L'Ecole des femmes* lorsqu'il parlait avec son rival Horace. Et même si Lubin veut demeurer prudent, il en dit trop :

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête. (G. 421)

Dès lors, George Dandin tente une deuxième fois de dévoiler l'infidélité de sa femme. Il estime que son « *déshonneur est si clair maintenant* » (G. 421) que ses beaux-parents ne pourront plus douter. Bien qu'ils ne soient pas immédiatement convaincus, l'éthique de l'honneur et la honte publique les mettent en branle. Monsieur de Sotenville se rend compte du fait qu'une fille qui n'est pas fidèle à son mari constituerait une honte pour la famille de Sotenville : « [...] *L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose ; [...]* ». (G. 422) L'obsession de monsieur de Sotenville pour l'honneur en général est confirmée. Mais le couple amoureux découvre cependant à temps l'arrivée imminente du mari et des parents. Rusée, Angélique reproche à Clitandre ses tentatives de séduction. Elle emploie même les idées du sermon de George Dandin. Cette fausse sagesse rend la confrontation encore plus amère pour George :

[...] vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me

¹²³ LA MOTHE LE VAYER, *op. cit.*, p. 500.

dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots
contes pour me persuader de répondre à vos
extravagances : comme si j'étais femme à violer la
foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais
de la vertu que mes parents m'ont enseignée ? [...] (G. 422)

Elle dit exactement le contraire de ce qu'elle vient de proclamer à son mari. Elle lui disait qu'elle n'était point obligée de la foi qu'elle lui a témoignée lors du mariage puisqu'il n'est pas question d'amour dans leur hymen. Or maintenant, elle fait semblant de priser fortement cette foi qu'elle a donnée à son époux. Pour rendre son discours encore plus vertueux dans les yeux de ses parents, elle fait allusion à la vertu, synonyme de l'honneur féminin et valeur très importante dans la famille de Sotenville. Les parents d'Angélique tombent dans le panneau. Ils ne voient qu'une fille sage et vertueuse qui veut se tenir loin des autres hommes et du piège de l'adultère. Ils estiment que George devrait être content et fier de son épouse et ils l'incitent à s'excuser auprès de sa femme pour son comportement méfiant. George Dandin, en revanche, ne se fait guère d'illusions:

Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse
de ma carogne de femme pour se donner toujours
raison, et me faire avoir tort. Est-il possible que
toujours j'aurai du dessous avec elle ; que les appa-
rences toujours tourneront contre moi ; et que je
ne parviendrai point à convaincre mon effrontée !
O ciel ! seconde mes desseins, et m'accorde la
grâce de faire voir aux gens que l'on me désho-
nore ! (G. 423)

Sans le savoir, George Dandin prédit son propre avenir. Il ne réussira jamais à prouver l'adultère de sa femme. Elle est trop rusée, trop éloquente aussi. Cette incapacité de démontrer le tort qu'on lui fait pourrait être comprise comme une punition, car George Dandin a agi par calcul en épousant une femme de haute noblesse...

4.8. Le troisième et ultime échec

Après une scène amusante où il y a un peu de confusion entre les deux couples (Angélique et Clitandre d'une part et Claudine et Lubin d'autre part) qui se cherchent dans l'obscurité de la nuit, George Dandin descend et est embrassé par Lubin qui le prend pour Claudine. Lubin se moque de George Dandin, sans le savoir, auprès de George Dandin même :

[...] De quoi s'avise-t-il aussi, d'être
jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à
lui tout seul ? C'est un impertinent, et monsieur
le vicomte lui fait trop d'honneur. [...] (G. 424)

En tant qu'homme, Lubin ne comprend, étrangement, pas la jalousie masculine. Sa propre mentalité et les idées libertines prônées par Claudine permettent de présupposer que Lubin sera un de ces maris trompés qui ne se préoccupent pas de l'adultère de leur femme et qui regardent avec indulgence les autres hommes faire la cour à leur propre femme. Mais c'est bien grâce à l'intelligence limitée de Lubin, que George Dandin apprend les actions adultérines d'Angélique. George veut immédiatement prévenir les beaux-parents de la sortie nocturne de leur fille. Il appelle pour cela son domestique, Colin qui n'est pas aussi dévoué à son maître que Claudine et, dans une mesure moindre, Lubin. Il est vrai qu'ils servent tous les deux des nobles... George surprend donc seul, sans ses beaux-parents, une conversation des amants. Sur le point de prendre congé, Clitandre se plaint de voir son amante partir vers sa maison et son mari :

Oui. Mais je songe qu'en me quittant, vous allez
trouver un mari. Cette pensée m'assassine ; et les
privilèges qu'ont les maris sont des choses cruelles
pour un amant qui aime bien. (G. 425)

George Dandin entend toute leur conversation particulièrement humiliante pour lui. Car Angélique dit non seulement qu'elle n'aime pas son mari, en outre, elle se moque de ce dernier. Clitandre estime que George ne mérite pas l'honneur de l'avoir comme épouse. Dès lors, George Dandin ne peut pas se contenir: « *Voilà nos carognes de femmes !* » et « *Pauvres maris ! voilà comme on vous traite* ». (G. 425) Pour George Dandin, toutes les femmes sont

des infidèles et tous les maris sont par conséquent les pauvres victimes de leurs femmes méchantes. Le mari trompé décide donc de fermer la porte à sa femme et sa servante pour que les parents d'Angélique constatent de leurs propres yeux que leur fille a abandonné le domicile conjugal afin de rencontrer son amant. Angélique puise alors dans tout son argumentaire. Elle joue sur tous les registres, promet de se comporter sagement dans le futur, implore le pardon, promet l'amour, et menace de se suicider s'il ne la laisse pas entrer : « *C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous ; et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances* ». (G. 427)

A juste titre, son époux ne croit pas Angélique capable de se suicider. Néanmoins, il ne peut pas s'empêcher d'aller voir si elle ne s'est effectivement pas donnée la mort. Erreur fatale qui permet aux femmes de rentrer dans la maison. Ce sont elles qui gardent maintenant la porte fermée à George Dandin. Tel est pris qui croyait prendre. Feignant d'avoir été à la maison tout le temps et toute seule, Angélique accuse George d'avoir fait la fête pendant la nuit entière sans elle :

Comment ! c'est toi ? D'où viens-tu, bon pendard ?
Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour
est près de paraître ? et cette manière de vivre
est-elle celle qui doit suivre un honnête mari ? (G. 427)

Quand les beaux-parents de George Dandin arrivent, le coup monté continue. Angélique raconte l'histoire mensongère à ses parents et ceux-ci croient sans problèmes les mensonges de leur fille. George Dandin ne peut pas se défendre. Il tombe dans le désespoir. Voilà ce qui arrive lorsqu'on épouse une femme par intérêt, dirait Robert Burton¹²⁴. Angélique demande à être séparée de son époux mais au lieu d'acquiescer, les parents obligent leur gendre à s'excuser auprès de sa femme. Ce sont des excuses prononcées d'abord par monsieur de Sotenville que George Dandin doit ensuite répéter. L'humiliation est à son comble. George Dandin est désespéré:

Ah ! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus
de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une
méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse

¹²⁴ Cf. supra.

prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau, la tête la première. (G. 429)

Ces derniers mots de la pièce sont d'un désespoir immense. George a tout essayé pour faire éclater la vérité. Il ne voit qu'une solution : le suicide : seul issue pour être délivré de sa femme infidèle et du déshonneur.

4.9. La position de Molière

George Dandin ou Le Mari confondu est une pièce axée sur l'honneur et le mariage. Monsieur de Sotenville et sa femme incarnent la noblesse qui fait grand cas des bonnes manières, de l'honneur, des honneurs. Mais ces honneurs permettent les pires entraves à la morale. La tragédie de George Dandin est bien sûr d'avoir participé à cette course aux honneurs en épousant une femme par intérêt. Le désir de l'ascension sociale et le goût de l'argent l'ont aveuglé. L'amour, semble suggérer Molière, est une condition nécessaire du mariage réussi. Il réitère la leçon par la description du couple que forment Claudine et Lubin. Robert Burton expliquait dans son *Anatomie de la mélancolie* que les mariages par intérêt ont peu de chances de réussir¹²⁵ et il est assez clair que Molière a voulu exprimer le même point de vue dans cette pièce de théâtre. Dans cette pièce, il ne semble pas viser la jalousie autant que dans les pièces précédentes. Il est vrai que George Dandin se comporte comme un jaloux, mais il a raison de se méfier.

Cette pièce est aussi différente en ce qu'elle esquisse un portrait peu flatteur des femmes. Dans les pièces précédentes, les femmes amoureuses possédaient toujours des qualités vertueuses. Alcmène aimait vraiment Amphitryon. Dans *L'Ecole des femmes*, il n'est pas non plus question d'un véritable adultère puisqu'Agnès n'était pas mariée à Arnolphe. En revanche, aucune des trois femmes présentes dans *George Dandin* ne peuvent être qualifiées d'agréables. Madame de Sotenville, qui est la seule femme à attacher de l'importance à la fidélité dans le mariage, est trop fixée sur la bonne conduite pour représenter la femme parfaite. Angélique exprime à plusieurs reprises ses vues libertines sur le mariage. C'est probablement la plus grande hardiesse de la pièce : une femme noble professe des idées contraires à la bienséance, à la morale des dévots¹²⁶. Les vues de Claudine sont encore plus

¹²⁵ Cf. supra.

¹²⁶ Cf. supra.

subversives, mais elles importent moins. Le portrait des femmes dans cette pièce n'est pas loin des points de vue de Philocles dans le dialogue sur le mariage de *La Mothe Le Vayer*. Molière présente dans cette pièce une caricature du lien conjugal. Il montre que ce n'est pas parce qu'on est marié que la vie marche comme sur des roulettes, contrairement à ce que les dévots ont voulu faire croire. Une fois de plus, Molière se retrouve plus proche de Philocles que de Cassander.

5. LE MISANTHROPE

Alceste et Célimène constituent les personnages centraux du *Misanthrope*. Par le pessimisme d'Alceste et la frivolité de Célimène, ils sont à l'opposé l'un de l'autre. Mais malgré leurs différences, Alceste tombe amoureux de Célimène. La jeune fille paraît aussi amoureuse de lui mais elle continue à voir d'autres hommes, ce qui inquiète Alceste. Il n'est pas le seul à être amoureux de la jeune veuve. Oronte et les deux marquis, Acaste et Clitandre, se sont aussi épris de Célimène. Au fond, la pièce met en scène un réseau de sentiments amoureux. Non seulement les nombreux soupirants de Célimène éprouvent des émotions amoureuses, les autres personnages sont aussi frappés par les flèches de Cupidon. Philinte tombe amoureux d'Éliante tandis qu'elle et Arsinoé sont amoureuses d'Alceste. La thématique de l'hypocrisie et les aversions d'Alceste rendent la pièce plus critique. Elles en font plus qu'un simple amas d'intrigues amoureuses.

5.1. Le portrait d'Alceste

La pièce ouvre sur une discussion entre Alceste et son ami Philinte concernant l'hypocrisie dominant la société dans laquelle ils vivent. Alceste réprimande son ami qui vient d'« *accabler un homme de caresses, / et témoigner pour lui les dernières tendresses* » (M. 17-18) ¹²⁷ alors qu'il ne connaissait même pas le nom de cet homme. Pour Alceste, « *c'est une chose indigne, lâche, infâme / [d]e s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme* ». (M. 25-26) Il estime que la sincérité vaut beaucoup plus que ces gentillesses feintes. D'ailleurs, comment distinguer par la suite les vrais témoignages d'amitié des expressions feintes ? Alceste refuse de porter un masque, comme font les autres :

Je veux que l'on soit homme, et qu'en tout rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments. (M. 69-72)

Philinte n'est pas du même avis. Selon lui, le monde fonctionne ainsi. Ces manières ne font mal à personne. Parfois il vaut même mieux s'exprimer en termes voilés que de dire tout

¹²⁷ MOLIÈRE, *Le Misanthrope*, in *Oeuvres Complètes*, Paris, Seuil, 1962, v. 17-18. Les séquences suivantes qui procèdent de cette pièce seront indiquées de la même façon.

franchement. Alceste dira-t-il « à la vieille Emilie / [q]u'à son âge il sied mal de faire la jolie, et que le blanc qu'elle a scandalise chacun » ? (M. 81-83) Alceste le pense en effet. Il se condamne ainsi le plus souvent au silence. Il préférera taire son opinion sur les vers composés par Oronte. Philinte ne parvient pas à calmer son ami. Molière aime d'ailleurs insérer un peu d'autocritique dans ses pièces. Il met dans la bouche de Philinte une comparaison avec *L'Ecole des maris* mais Alceste ne le laisse pas finir : « [L]aissons là vos comparaisons fades ». (M. 102) Il ne reste à Philinte que des termes francs afin de convaincre Alceste, partisan de la franchise, de la sévérité de ses paroles :

Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie ; (M. 104-106)

Alceste reste toutefois sur ses positions. Il conçoit une haine contre l'humanité entière. Selon Alceste, le monde se divise en deux types d'hommes : les méchants et ceux qui semblent fermer les yeux aux méchancetés de ces premiers. Ce fourbe avec lequel il est en procès en constitue la preuve. Nul n'ignore que c'est un « scélérat maudit » et cependant, tous l'accueillent avec le sourire. Par l'intrigue, cet homme parvient à l'emporter sur le plus honnête homme s'il y a un rang à disputer. (M. 124-140) Confronté à tant d'injustice, Alceste préfère s'enfuir dans le désert pour échapper à tant de corruption. Mais Philinte revient à la charge : « La parfaite raison fuit toute extrémité, / Et veut que l'on soit sage avec sobriété ». Il plaide pour un peu de pitié pour la nature humaine, un peu de mesure, bref pour « rien de trop » comme Chrysalde dans *L'Ecole des femmes*. Mais progressivement, Philinte se montre de plus en plus indulgent pour Alceste. Il avoue qu'il y a en effet des défauts parmi les hommes mais :

[...] c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours ; (M. 157-160)

Au fond, ces deux amis ne diffèrent pas tellement en ce qui concerne leurs vues sur le monde. Seulement, ils n'ont pas les mêmes réactions face aux défauts humains. Philinte estime que

ces défauts sont innés comme la rage est innée au loup (M. 178) tandis qu'Alceste ne montre point de compréhension.

Les seuls traits de caractère positifs d'Alceste sont sa sincérité, son aversion de l'hypocrisie et son idéalisme. Il croit que le monde serait meilleur si tout le monde exprimait à tout moment sa véritable opinion. Mais il est aussi obstiné, pessimiste et intolérant. Il faudra y ajouter par ailleurs son comportement jaloux. En dépit de ces traits de caractère déplaisants, Alceste n'apparaît pas comme un personnage tout à fait désagréable. L'honnêteté qu'il prône, sa personnalité complexe, lui assurent une certaine sympathie du spectateur ou du lecteur.

Comme il convient à un bon rhéteur, Philinte évoque en dernier lieu son argument le plus fort afin de convaincre Alceste. N'est-il pas tombé amoureux d'une femme qui incarne tout ce que Alceste vient de condamner ? Selon Philinte, Célimène est l'incarnation même des mœurs de l'époque : une « *humeur coquette* » et « *l'esprit médisant* ». (M. 219) Bref, Alceste ne voit-il donc pas en elle les défauts qu'il remarque chez tous les autres ? Alceste ne peut qu'approuver son ami : il est parfaitement conscient des imperfections de sa bien-aimée mais il est trop amoureux pour la quitter. Or, il croit qu'il pourra « *purger son âme* » de « *ces vices du temps* ». (M. 233-234) Philinte essaie de semer un peu le doute sur la nature des sentiments de Célimène : aime-t-elle véritablement Alceste ? Elle voit tant d'hommes que Philinte peut difficilement croire qu'elle veut déjà se lier à un seul homme. Alceste est conscient des entrevues de Célimène. Il est allé voir Célimène, précisément dans le dessein de la réprimander pour être trop 'sociable'. Dès lors, Philinte estime qu'Alceste ferait mieux d'épouser Eliante, beaucoup plus vertueuse que sa cousine Célimène. Alceste reconnaît qu'elle constituerait un meilleur choix mais il estime aussi que « *la raison n'est pas ce qui règle l'amour* ». (M. 248) Par cette phrase, par cette conversation, Alceste révèle avoir beaucoup réfléchi sur les principes de l'amour et sur la nature et le pouvoir des sentiments. Or, cela ne veut nullement dire qu'il soit capable de mettre ses idées en pratique...¹²⁸.

Lorsqu'Alceste rencontre pour la première fois Oronte, qui le comble de louanges, il explique à Oronte qu'il n'aime pas les éloges exagérés. Ils ne sont souvent pas fondés ou nécessaires :

¹²⁸ Cf. infra.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire,
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère ;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître ;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions. (M. 277-284)

Alceste a bien sûr une vue très idéalisée de l'amitié. Il ne veut pas qualifier quiconque d'ami puisqu'il faut choisir ses amis « *avec lumière et choix* ». Il estime que si l'on considère n'importe qui comme un ami, le concept de l'amitié perd toute sa valeur. Il ne faut exprimer son estime qu'à l'égard de ses vrais amis. Si tout le monde peut bénéficier des louanges de quiconque, les vrais amis ne peuvent plus être distingués des connaissances. En somme, ces vues correspondent aux conceptions très élevées de Montaigne sur l'amitié. Pour Montaigne, l'amitié semble quelque chose d'exceptionnel, d'inexplicable et de très, très rare. Ce qui frappe, c'est que cette conception tend à inverser les rapports normaux. Alceste répond avec une certaine violence aux propos de son ami Philinte, un peu comme Montaigne qui estimait que seul la véritable amitié permet de telles joutes. Force est de constater que les amis ne comprennent pas toujours cette attitude. Célimène, par exemple, reproche à Alceste son comportement désagréable à son égard. Il semble au spectateur qu'Alceste ne se montre sous son vrai jour qu'auprès de ses amis. Il s'en suit qu'Alceste même, sans le vouloir, se comporte aussi d'une façon légèrement hypocrite. Il n'ose plus défendre son opinion avec la même fermeté amicale face à un étranger. Il peine alors à s'exprimer, cherche à nuancer, il qualifie sa volonté de sincérité même de « *défaut* ». (M. 299-300) Cependant, ce brin d'hypocrisie disparaît rapidement lorsqu'il doit commenter les vers composés par Oronte. Bien qu'il essaie d'abord d'exprimer son opinion de façon atténuée, il se voit obligé, constatant que Philinte commence à louer ces vers abominables, de réagir. Il éreinte les vers d'Oronte en faisant fi des convenances. Pour appuyer son point de vue, il cite quelques vers d'une vieille chanson qu'il estime être vraiment brillants, mais qui ne sont en vérité pas tellement formidables :

Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie. (M. 397-400)

Philinte éclate de rire en écoutant la déclamation de son ami. Oronte n'apprécie guère tant d'honnêteté. Il s'appuie sur les éloges faits par beaucoup d'autres au sujet de ses vers. Or, Alceste retourne le poignard dans la plaie en disant que les autres ont « *l'art de feindre* » tandis que lui ne l'a pas. Alceste estime que, jamais, personne n'a osé lui dire la vérité au sujet de sa versification. Il a sans doute raison puisqu'à la fin de la pièce, Célimène exprime – dans la lettre interceptée – sa véritable opinion au sujet de ce 'poète' :

*Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le
bel esprit, et veut être auteur malgré tout le monde,
je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit ;
et sa prose me fatigue autant que ses vers. (M. 1691)*

Grâce à la diplomatie de Philinte, ces hommes se séparent d'une façon très aimable. Oronte admet qu'il a eu tort, il prend congé d'Alceste par le biais d'une formule standard : « *Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur* ». Alceste répond aussi gentiment : « *Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur* ». C'est comme si après une discussion honnête, sans masques, les masques avaient été remis.

5.2. L'hypocrisie

5.2.1. Célimène

Le petit portrait qu'esquissait Philinte de Célimène, pendant la conversation avec Alceste, est tout à fait confirmé dans les scènes qui suivent. Célimène se montre très aimable envers beaucoup d'hommes qui tombent tous amoureux de sa gentillesse. Les marquis, Acaste et Clitandre, sont tous les deux convaincus d'être aimés par Célimène. Au total, quatre hommes, tous certains de leurs sentiments et de l'amour de Célimène, aspirent à l'épouser. Mais Célimène est un personnage double, hypocrite. Une conversation avec Acaste et Clitandre dont Philinte, Eliante et Alceste sont témoins, illustre parfaitement qu'elle est une commère impénitente. A propos de Damon, Célimène dit que c'est « *un parleur étrange, et qui trouve toujours / [l]'art de ne vous rien dire avec de grands discours* ». (M. 579-580) Timante fait « *de la moindre vétille* » une merveille, Géralde est un « *ennuyeux conteur* », les visites de Bélise durent trop longtemps à cause de « *la stérilité de son expression* », etc. (M. 571-648)

Acaste et Clitandre sont pleins d'admiration pour les « portraits véritables » qu'elle esquisse de tous ces sujets. Alceste, en revanche, les accuse d'encourager Célimène par leurs rires. Les vices de l'humanité sont tenus en état par la complaisance des autres : le cœur de Célimène « *trouverait moins d'apas, / [s]'il avait observé qu'on ne l'applaudit pas* ». (M. 663-664) Bien que Philinte n'ait point pris part à ces conversations, il ne comprend pas l'irritation de son ami : « *Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand, / Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?* » (M. 667-668) Célimène quant à elle, n'apprécie guère les interventions d'Alceste :

Il prend toujours en main l'opinion contraire
Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût d'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes ;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui. (M. 674-680)

Ce portrait est en fait trop méchant pour Alceste. Il est vrai que c'est un homme de caractère difficile qui n'approuve presque rien. Mais il reste conséquent : les commérages font partie de l'hypocrisie à laquelle il s'oppose fortement. En conséquence, il les condamne, même si ces bavardages sont en soi justes. Philinte estime, en revanche, que Célimène a raison. Selon lui, l'esprit d'Alceste « *ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue* ». (M. 686) Pour Alceste, les hommes sont ou bien des « *loueurs impertinents* » ou bien des « *censeurs téméraires* ». (M. 690)

Le comportement double de Célimène est révélé à la fin de la pièce. Pendant qu'Alceste et Oronte lui demandent de choisir celui qu'elle veut épouser, les deux autres prétendants, Acaste et Clitandre arrivent sur scène avec une lettre qui jette le discrédit sur Célimène. Célimène semble avoir une réponse à tout. Elle retourne la situation, accuse ceux qui ne font pas grand cas de ses déclarations d'amour. A Alceste, elle reproche d'être trop jaloux, au destinataire de cette lettre, elle exprime son indignation quant à sa méfiance. Mais elle est enfin démasquée, obligée d'admettre de s'être comportée de façon ignoble. Elle se montre même prête à épouser Alceste, à condition qu'il renonce à fuir dans un désert. Célimène n'a pas envie de « *renoncer au monde avant que de vieillir, / [e]t dans [son] désert aller*

[s]'ensevelir ». (M. 1769-1770), de vivre comme un ermite dans le désert, comme une moniale dans un couvent austère. Mais Alceste comprend que ce refus témoigne aussi d'un amour absent. Il ne reste alors que le silence.

5.2.2. Célimène et Arsinoé

L'hypocrisie de Célimène est à la hauteur de sa médisance. Elle dit du mal à propos de son 'amie' Arsinoé, qui est par ailleurs aussi hypocrite que Célimène. Lorsque Basque, le valet de Célimène, vient lui annoncer l'arrivée d'Arsinoé, Célimène se demande pourquoi « *cette femme* » vient la perturber. (M. 850) Elle ne réagit point de façon enthousiaste. En revanche, elle calomnie, en présence des deux marquis, Arsinoé :

Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;
Et, pour sauver l'honneur de ses faibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas. (M. 857-864)

Sa tirade sur Arsinoé vise la jalousie de cette femme¹²⁹. Célimène se moque de la feinte pruderie d'Arsinoé. Selon Célimène, Arsinoé ne prétend être vertueuse que parce qu'elle n'a point de succès auprès des hommes. Acaste est du même avis que Célimène : « *Pour prude consommée en tous lieux elle passe* ». (M. 853) Ces mots révèlent le gouffre entre la réalité des sentiments et des pensées, et les actions : Quand elle rencontre Arsinoé, Célimène se comporte très aimablement avec son 'amie' : « *A ! quel heureux sort en ce lieu vous amène ? / Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine* ». (M. 873-874) Et elle continue : « *Ah ! mon Dieu ! que je suis contente de vous voir !* » (M. 876) Cette hypocrisie amuse beaucoup les deux marquis. Mais Arsinoé ne vaut pas mieux. Elle se sert de cette amitié supposée afin de pouvoir exprimer son opinion sans que Célimène puisse se fâcher contre elle, par le biais de rumeurs, qu'elle aurait entendues dans la bouche de quelques femmes « vertueuses ». Le coup

¹²⁹ Cf. infra.

portera d'autant plus. Bien qu'elle prétende avoir défendu Célimène, elle ajoute qu'elle doit néanmoins comprendre qu'il y a des choses dans la vie qui ne peuvent pas être excusées... :

Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts. (M. 909-912)

Célimène est trop rusée pour ne pas comprendre la réprobation qui sous-tend les paroles d'Arsinoé. Elle rendra donc à Arsinoé la monnaie de sa pièce. Par la même stratégie, elle s'assure contre un éventuel déchaînement de colère. Elle aussi a entendu quelques rumeurs sur Arsinoé. Elle ajoute que ces quelques gens qui se sont exprimés à son propos sont « *d'un très rare mérite* ». (M. 922) Ce petit ajout fait évidemment partie de sa stratégie, délibérément construite de façon identique à celle d'Arsinoé. Cependant, Célimène est beaucoup plus dure dans ses formules :

Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures, (M. 931-934)

Célimène lui reproche sa vantardise. Personne n'est intéressé par ses 'conseils' ou ses avis. Tous savent par ailleurs qu'Arsinoé n'est pas la femme vertueuse qu'elle fait semblant d'être. Nul n'ignore son hypocrisie. Pendant une conversation entre Alceste et Arsinoé, Alceste fait d'ailleurs remarquer à Arsinoé qu'elle est en train de dire du mal de son amie : « *Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie, / Que cette personne est, madame, votre amie ?* » (M. 1105-1106) Peu importe Arsinoé puisque sa « *conscience est blessée en effet / [d]e souffrir plus longtemps le tort* » que Célimène fait à Alceste. (M. 1107-1108) Alceste tombe dans les rets d'Arsinoé. Ainsi devient-il sans le savoir victime de l'hypocrisie. Molière ne laisse pas échapper son personnage principal à l'hypocrisie : ce comportement tellement haï par le protagoniste mais aussi tellement omniprésent dans la société. A la fin de leur rencontre, Arsinoé suggère qu'elle est prête à devenir sa femme s'il ne veut plus de Célimène : « *Et, si pour d'autres yeux le vôtre [cœur] peut brûler, / On pourra vous offrir de quoi vous consoler* ».

Célimène jette précisément ce comportement mensonger à la tête d'Arsinoé :

A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle ;
Mais elle met du blanc, et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités. (M. 937-944)

Cette remarque peut être comprise comme une légère moquerie au sujet des dévots. Qu'y a-t-il de bon dans une parfaite connaissance des prières quand on bat ses domestiques ? Et combien hypocrites sont ses gestes de pudeur – sa volonté de cacher la nudité présente sur des peintures¹³⁰ – quand elle ne se détourne pas de la nudité dans sa vie réelle, amoureuse. Mais Célimène continue son discours sur le même ton qu'Arsinoé : « *Pour moi, contre chacun je pris votre défense, / Et leur assurai fort que c'était médisance* ». (M. 945-946) Les deux femmes ne sont pas dupes puisqu'elles ont employé la même tactique. Comme Arsinoé apprenait à Célimène qu'il ne suffit pas de « *bien vivre pour soi* » (M. 908), Célimène ajoute à la fin de son discours aussi une leçon morale :

Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens ; (M. 948-952)

Les deux discours sont, comme souvent dans les pièces de Molière, parfaitement symétriques. Célimène termine son monologue par les phrases identiques à celles d'Arsinoé. Sa revanche est totale. Arsinoé est obligée de capituler : « *Je ne sais pas pourquoi votre âme ainsi s'emporte, / Madame, à me pousser de cette étrange sorte* ». (M. 989-990) Célimène, en revanche, est bien lancée. Elle accuse son amie de jalousie. A cela, Arsinoé ne peut que répondre par une autre accusation, mettant en cause l'honneur de Célimène :

¹³⁰ On sait que le très dévot héritier de Mazarin, petit-neveu de Richelieu, a brisé et barbouillé par pruderie de très belles statues antiques, qu'il venait d'hériter. Cf. GOUBERT, Pierre, *Mazarin*, Paris, Fayard, 1990, p. 484.

Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule ?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour ? (M. 1005-1008)

D'après Arsinoé, Célimène fait des 'concessions' que une femme vertueuse ne devrait pas faire: « *on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances* ». (M. 1014) Après les reproches d'Arsinoé, les deux femmes cessent leur querelle. Célimène s'en va pour écrire une lettre en laissant Arsinoé en compagnie d'Alceste en dépit du fait qu'elle connaît les sentiments de sa rivale. Son amour pour Alceste ne semble par conséquent pas tellement important. Le manque de jalousie est aussi révélateur. *In cauda venenum* : Quand Arsinoé accompagne les deux marquis, pour voir Célimène se « *laver de cette calomnie* » (M. 1682), elle assiste à la ruine de sa rivale :

J'ai du fond de votre âme une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime ;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie, (M. 1677-1681)

L'hypocrisie règne.

5.2.3. *Oronte*

Quoiqu'il s'agisse d'un personnage secondaire, ce rival d'Alceste incarne l'hypocrisie que cette pièce dénonce. Oronte n'avait jamais rencontré Alceste. Néanmoins, il s'adresse à lui avec beaucoup de politesse :

J'ai monté pour vous dire, et d'un coeur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis. (M. 253-256)

Il est beaucoup trop flatteur à l'égard d'un homme qu'il ne connaît pas. Alceste ne comprend pas pourquoi Oronte lui témoigne tant de respect. Or celui-ci continue à louer Alceste afin de devenir son ami. Irrité, Alceste essaie d'interrompre la série d'éloges et réussit finalement à imposer le silence. Il explique à Oronte qu'il va trop vite : l'amitié doit naître graduellement¹³¹. Bien qu'Oronte emploie lui-même des stratégies hypocrites, il ne peut pas accepter que le reste du monde les emploie tout autant à son égard¹³². Célimène a même l'intelligence de lui reprocher ce comportement double : « *Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite, / Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite* ». (M. 1597-1598) Oronte ne réagit pas à cette remarque. Il est aussi difficile de reconnaître l'hypocrisie de soi, que celle des autres. Le jeu de l'être et du paraître entraîne des complications vertigineuses, un trouble psychologique sans fin¹³³.

L'analyse de ces trois personnages – Célimène, Arsinoé et Oronte – montre combien l'hypocrisie est omniprésente dans les comportements des personnages du *Misanthrope*. Alceste semble avoir eu raison lorsqu'il disait que tous les hommes sont corrompus. Cependant, il reste une lueur d'espoir : Eliante.

5.3. La vertu incarnée dans Eliante

Cousine de Célimène, à qui elle s'oppose par sa conduite, elle apparaît pour la première fois sur scène avec les marquis qui rendent visite à Célimène, mais elle était déjà annoncée par Philinte: « *Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère* ». La sincérité est le trait de caractère d'Eliante le plus manifeste. Eliante ne prend pas part aux ragots. En revanche, elle essaie d'atténuer les commérages. Quand Célimène se moque de Cléon : « *Que de son cuisinier il s'est fait une mérite, / Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite* ». (M. 625-626) Eliante intervient : « *Il prend soin d'y servir des mets fort délicats* ». (M. 627) Par ailleurs, Eliante préfère ceux qui avec franchise expriment ce qu'ils pensent. Il n'est donc pas très étonnant qu'Eliante s'éprenne d'Alceste. Il incarne la valeur qu'elle prise le plus : la sincérité :

Dans ses façons d'agir il est fort singulier ;
Mais, j'en fais, je l'avoue, un cas particulier ;

¹³¹ Cf. supra.

¹³² Cf. supra.

¹³³ Cf. Francis Bacon, cité par CAVAILLE, Jean-Pierre *Dis/simulations*, Paris, Champion, 2003, p. 21.

Et la sincérité dont sont âme se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare, au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui. (M. 1163-1168)

Eliante, n'est point une femme qui agit par calcul. Elle refuse l'offre d'Alceste quand celui-ci lui propose son cœur pour se venger de Célimène. Au contraire, elle tente de convaincre Alceste :

Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas ;
On a beau voir, pour rompre une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente :
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant. (M. 1261-1268)

Intelligente, Eliante semble avoir déchiffré les principes de l'amour. Elle comprend qu'Alceste confond sa colère et l'amour. Eliante en conclut, à juste titre, qu'Alceste ne lui offre pas son cœur parce qu'il est tombé amoureux d'elle mais parce qu'il veut se venger. Ce n'est pas la première fois qu'Eliante expose ses vues sur l'amour. Lors d'une discussion entre Célimène et Alceste sur le comportement qui convient à un amant, Eliante interrompt les chameilleurs :

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants toujours vanter leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est au jasmin en blancheur comparable ;
[...]
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un aimant, dont l'ardeur est extrême,

Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime¹³⁴. (M.711-730)

Ce discours semble implicitement référer à l'étrange choix d'Alceste qui aime la plus hypocrite des femmes tout en détestant l'hypocrisie. L'amour aveugle l'homme et lui fait excuser tout dans la personne qu'il aime¹³⁵. La célèbre pensée de Blaise Pascal – « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point¹³⁶ » – résume parfaitement l'idée d'Eliante, qui répète cette pensée dans une conversation avec Philinte :

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs ;
Et toutes ces raisons de douces sympathies
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties. (M. 1175-1178)

Il ne faut pas être des semblables pour être amoureux. Philinte est aussi désintéressé qu'Eliante puisqu'il est prêt, afin d'assurer le bonheur de son ami, à faire abstraction des sentiments qu'il a pour Eliante. De ce fait, Philinte et Eliante se ressemblent fortement, abstraction faite de l'appréciation d'Eliante pour la sincérité d'Alceste. Ces deux amis sincères d'Alceste, ne connaissent nullement la jalousie. La maxime 359 de La Rochefoucauld décrit parfaitement la supériorité morale de ces deux personnages : « Les infidélités devraient éteindre l'amour, et il ne faudrait point être jaloux quand on a sujet de l'être. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles¹³⁷ ».

5.4. La thématique de la jalousie

5.4.1. Alceste

Alceste est – par rapport aux hommes jaloux des trois autres pièces – un jaloux modéré. Dans cette pièce, l'accent est mis sur l'hypocrisie. La jalousie constitue une thématique d'arrière-

¹³⁴ Ce morceau est tout ce qui reste d'une traduction de Lucrèce en prose et en vers par Molière. (Note de l'éditeur)

¹³⁵ Pour une remarque semblable voir Montaigne (cf. supra).

¹³⁶ PASCAL, Blaise, *Pensées*, Section IV, Des moyens de croire, 277.
(<http://www.croixsens.net/pascal/page6.php>)

¹³⁷ LA ROCHEFOUCAULD, François de, *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, édition de Jean Lafond, Paris, Gallimard, 1976. Maxime 359. (Les numéros renvoient à la classification courante des *Maximes*.)

plan. La femme dont Alceste est amoureux est une hypocrite qui se complait fort dans l'attention masculine qu'elle reçoit. Ceci au grand déplaisir d'Alceste qui est très conscient du fait que Célimène n'est pas la femme idéale. Néanmoins, son amour n'empêche pas qu'il exprime son mécontentement à Célimène sans prendre de gants :

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme :
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder ;
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder. (M. 457-460)

Cette réplique brutale peut être comprise comme un signe de sa jalousie. Célimène sait se servir de cette brutalité, pour accuser Alceste. Elle estime que sa façon de se comporter vis-à-vis d'elle ne constitue pas la conduite chevaleresque¹³⁸ qu'on attend d'un homme amoureux. Paul Bénichou remarque à ce sujet que Molière aime mettre en scène des bourgeois amoureux. Or, ces bourgeois « ne savent pas aimer : ils mettent dans l'amour la même jalousie, le même instinct d'accaparement qu'en toutes choses. Ils parlent à leur bien-aimée comme Harpagon à sa cassette, en propriétaires. [...] Cet égoïsme ingénu, si éloigné des procédés de la noble et adroite galanterie, est ridicule à proportion de la confiance qui l'accompagne »¹³⁹. Sur un ton moqueur, Célimène reproche à Alceste de ne pas s'y connaître en l'amour :

Enfin s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime. (M. 707-710)

Malgré ses maladresses, Alceste aime véritablement Célimène. Sinon, il ne s'irriterait pas tant contre la frivolité de celle-ci. Au début de la pièce, Alceste n'a point encore de preuves d'une infidélité commise par Célimène. Célimène feint la parfaite innocence et parvient à réfuter tout ce qu'Alceste lui reproche. A Alceste qui le reproche « *trop d'accès* » dans son âme « *au premier venu* » (M. 458), elle répond que ce n'est pas de sa faute d'être aimée par tant d'hommes :

¹³⁸ « Le souvenir de la chevalerie amoureuse est bien resté lié à des idées de tendresse et de faste, à une magie magnifique, à l'émerveillement. » BENICHOU, Paul, *op. cit.*, p. 181.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 177.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ? (M. 461-464)

Angélique dans *George Dandin* avait avancé des arguments semblables.

Quand Alceste demande à Célimène quelle relation elle entretient avec Clitandre, elle explique qu'elle le « ménage » parce qu'il peut « intéresser tout ce qu'il a d'amis » dans son procès. (M. 491-492) De plus, elle accuse Alceste de jalousie – A la fin, la lettre révélera que le jaloux avait, en effet, bel et bien ses raisons pour s'inquiéter¹⁴⁰ –. Alceste est au désespoir : « Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie, / Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie ». (M. 501-502) L'obstination d'Alceste, sa crainte de laisser sa bien-aimée seule avec les marquis prouve sa jalousie :

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, messieurs ; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis. (M. 734-736)

Un déchaînement de colère a lieu après qu'Alceste a découvert une lettre de la main de Célimène, destinée à Oronte. Il en va se plaindre auprès d'Eliante :

Ah ! Tout est ruiné ;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.
Célimène... eût-on pu croire cette nouvelle ?
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle. (M. 1227-1230)

Une lettre n'est bien sûr pas une preuve d'infidélité, estime Philinte : « Une lettre peut bien tromper par l'apparence, / Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense ». (M. 1241-1242) Eliante essaie de faire revenir Alceste sur cette conclusion précipitée. Philinte remarque que la jalousie augmente toutes les suppositions : « Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement ; / Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères... ». (M. 1232-1333) Cette idée revient chez La Rochefoucauld qui estimait que « la jalousie se nourrit dans les doutes, et

¹⁴⁰ Cf. supra.

elle devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude »¹⁴¹. Célimène n'était donc pas la seule à reconnaître le caractère jaloux d'Alceste... Eliante est du même avis que Philinte mais elle parvient à s'exprimer d'une façon beaucoup plus nuancée : elle appelle la jalousie « *un courroux d'un amant* » (M. 1268) qui fait qu'on se fâche rapidement contre la personne aimée mais qui en même temps se dissipe aussi rapidement.

Pour la première fois, Molière met en scène un jaloux qui n'a pas les traits tyranniques d'Amphitryon ou d'Arnolphe. Comme George Dandin, Alceste a raison de se fâcher contre sa bien-aimée. Or, les multiples échecs de George font de lui un minable. Alceste, en revanche, n'est pas aussi ridicule que George Dandin. Angélique est parvenue à contrer les accusations de George tandis que Célimène est démasquée à la fin de cette pièce. Dans *Le Misanthrope*, le jaloux n'a pas le dessous comme c'était le cas dans *George Dandin* et *L'Ecole des femmes*. Dans *Amphitryon*, le jaloux l'emporte sur son rival mais la victoire du jaloux a toutefois un arrière-goût d'amertume.

5.4.2. Arsinoé

Dans l'analyse de ces quatre pièces, il n'y a qu'une dans laquelle une femme apparaît comme une jalouse. Molière fait le portrait d'Arsinoé par le biais des paroles de Célimène :

Cependant un amant plairait fort à la dame,
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits ;
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits sous main contre moi se détache. (M. 865-870)

Célimène n'aime point Alceste. Ce « même » du vers 866 suggère qu'elle ne peut pas s'imaginer qu'une femme puisse tomber amoureux d'Alceste. Mais Arsinoé est jalouse de Célimène, objet de toute l'attention d'Alceste qu'Arsinoé désire. La jalousie transforme Arsinoé en hypocrite. Elle ne provoquait chez Alceste qu'une grande tristesse et colère. Les calomnies et les ruses d'Arsinoé n'auront cependant pas l'effet escompté. Elle sera humiliée

¹⁴¹ LA ROCHEFOUCAULD, *op. cit.*, Maxime 32.

par le refus d'Alceste de l'aimer : « *Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer, / Si, par un autre choix, je cherche à me venger* ». (M. 1721-1722) Arsinoé se braque :

Hé ! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté.
[...]
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle. (M. 1723-1732)

Elle prouve ainsi à la fois sa jalousie et sa mauvaise foi, son hypocrisie. Elle constitue l'illustration parfaite de cette maxime de La Rochefoucauld : « Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que de l'amour¹⁴² ».

5.5. La vision de Molière

Cette pièce de théâtre vise surtout à critiquer l'hypocrisie de l'époque. Il semble que face à cette attitude, l'alternative est la suivante : ou bien, on s'adonne entièrement à l'hypocrisie, ou bien, on s'y oppose. Célimène, Arsinoé et Oronte font partie de la première catégorie. Ils s'adressent aux personnes qu'ils détestent avec plus grande gentillesse. Alceste, en revanche, fait preuve d'une sincérité excessive. Il déteste l'humanité parce qu'elle est malhonnête. Philinte semble garder le juste milieu. Il paraît en cela un disciple de Baltasar Gracian, ce jésuite espagnol, auteur de *l'Homme de cour*. Il n'ignore pas combien un individu peut être manipulé par les apparences et les rumeurs. « Gracian conseille un travail sur soi de tous les instants ; il demande de « ne se point ouvrir ni déclarer » à autrui avant d'avoir analysé la situation, de ne jamais se passionner, afin qu'en toute occasion le courtisan triomphe par l'usage de la raison plutôt par celui des passions¹⁴³ ». Philinte comprend qu'un monde sans hypocrisie n'est pas possible. Parfois, il vaut mieux cacher la vérité au lieu de blesser des personnes en leur disant crûment la vérité.

¹⁴² LA ROCHEFOUCAULD, *op. cit.*, Maxime 324.

¹⁴³ APOSTOLIDES, Jean-Marie, *Le roi-machine*, Paris, Minuit, 1981, p.53.

Cependant, c'est la jalousie qui nous intéresse. Dans *Le Misanthrope*, la jalousie ne constitue pas le fil conducteur de l'histoire contrairement aux autres pièces. Cependant, c'est la première fois que, à côté du protagoniste, un personnage féminin est atteint par la jalousie amoureuse. Alceste n'emploie pas des ruses pour arrêter Célimène d'avoir des contacts avec d'autres hommes. Il ne fait qu'exprimer sa douleur et sa colère suite au comportement frivole de sa bien-aimée. Pour cette raison, il peut compter sur la commisération de Molière. A la fin, quand la malhonnêteté de Célimène est dévoilée, tous lui tournent le dos tandis qu'Alceste peut toujours se fier sur Philinte et Eliante qui ne l'abandonnent pas. Arsinoé, en revanche, sombre tout à fait dans la déroute. Toutes ses calomnies et son hypocrisie n'ont mené qu'à sa propre humiliation. Ainsi, Molière met-il en scène deux personnages qui sont tous les deux victimes de la même passion mais qui réagissent tout à fait différemment à cette passion. Molière n'approuve pas la jalousie, mais il semble vouloir la comprendre jusqu'à un certain degré.

Cependant, tout n'est pas noir. A la fin de la pièce, Eliante exprime son désir d'épouser Philinte. En outre, Molière a montré dans *Le Misanthrope* que les femmes¹⁴⁴ sont capables aussi bien de méchanceté que de bonté, qu'il importe de ne pas généraliser, qu'il importe de retrouver le chemin de la sagesse.

¹⁴⁴ Cette pièce entre tout aussi bien en résonance avec les paroles de Philocles qu'avec celles de Cassander, les personnages du dialogue sur le mariage de *La Mothe Le Vayer*. Les femmes hypocrites illustrent le point de vue de Philocles alors qu'Eliante représente la femme dépeinte par Cassander.

6. CONCLUSION

Après l'examen de ces quatre pièces de théâtre, il est maintenant possible de prendre position dans le débat concernant les intentions moralisatrices de Molière. René Bray estimait que Molière aurait exposé ses idées avec plus de cohérence s'il était le moraliste qu'on croit¹⁴⁵. Selon Bray, il n'y a pas « une sagesse de la vie » dans *L'École des femmes* ou d'ailleurs dans toute l'œuvre de Molière, contrairement à ce pensait Daniel Mornet¹⁴⁶. Bray estime que « [C]haque personnage est exigé par sa fonction dramatique, non par une prétendue fonction morale inventée par la critique »¹⁴⁷. Impossible d'être d'accord avec lui après avoir analysé ces quatre pièces. Les analogies entre le théâtre de Molière et les idées des philosophes sont tellement fréquentes qu'il paraît difficile d'en faire abstraction. Par ailleurs, les allusions positives et négatives à la doctrine dévote font trop leur apparition pour pouvoir négliger l'éthique qui est manifestement présente dans les pièces de Molière. Il faut souligner qu'il ne s'agit pas de voir dans son théâtre des éléments biographiques comme on l'a parfois essayé mais d'en déduire une philosophie du mariage ou du moins une opinion de Molière concernant la vie conjugale. Je me range donc volontiers du côté de Daniel Mornet et d'Olivier Bloch qui voient dans Molière plus qu'un dramaturge de génie. Son succès, n'était-il précisément pas dû à ce jeu avec la morale ambiante, avec la philosophie et la *doxa* de son époque ?

La jalousie constituait le point de départ de notre étude. A partir de là, j'ai pu élargir mon étude à une vue d'ensemble sur le mariage que dégagent ces quatre pièces de Molière. Par ailleurs, il est manifeste que l'auteur accordait une importance spéciale à la représentation de la femme.

Molière met en scène dans ces quatre pièces les hommes jaloux ou la femme jalouse comme des êtres méprisables qui marchent vers leur propre ruine¹⁴⁸. Alceste est le seul qui s'en tire à bon compte. Alceste est bel et bien ridiculisé, non pas parce qu'il est jaloux, mais parce qu'il est intolérant. La femme dont il s'est épris est une hypocrite qui se joue de tous les hommes qui la convoitent. A la fin, le jeu de Célimène est percé ; c'est elle qui s'en va l'oreille basse.

¹⁴⁵ BRAY, René, *Molière. Homme de théâtre*, Paris, Mercure de France, 1954, p. 34.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 33.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 32.

¹⁴⁸ Voir La Rochefoucauld : « La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent ». LA ROCHEFOUCAULD, François de, *op. cit.*, Maxime 503.

Or, dans *George Dandin*, Angélique n'était pas non plus un parangon de vertu. Pourquoi George Dandin doit-il subir l'humiliation complète tandis qu'Alceste n'a pas le dessous ? Or, Alceste n'a pas commis les mêmes erreurs que George Dandin. Dandin a épousé une femme de haute naissance afin de grimper l'échelle sociale. Par après, il ne fait que se plaindre de son sort et faire appel à ses très prétentieux beaux-parents. Il est le prototype de l'homme médiocre qui ne reçoit que sa punition pour s'être marié par intérêt personnel et non pas par amour. Alceste, en revanche, ne se rend pas coupable d'égoïsme dans ce domaine. Il déteste l'hypocrisie mais tombe malgré tout amoureux d'une hypocrite par excellence. Il est jaloux de tous les hommes que fréquente Célimène mais il ne s'adonne pas à des soliloques plaintifs comme George Dandin. Il n'a pas non plus recours à toutes sortes de ruses comme Arnolphe pour en finir avec les prétendants de sa bien-aimée. Molière ne semble pas toujours vouloir stigmatiser la jalousie, à condition qu'elle soit modérée et pas trop désagréable pour les autres. Plusieurs personnages, comme Philinte dans *Le Misanthrope* ou Chrysalde dans *L'Ecole des femmes*, se font les hérauts de la modération. Tous les deux, ils essaient de limiter les excès de leurs amis. C'est là une première leçon morale qui découle de ces pièces : « Rien de trop ». C'est la leçon des épicuriens, de La Fontaine et de Montaigne.

Or, si la jalousie prend le dessus dans la conduite du jaloux, s'il n'y a point de traits de caractère positifs telle l'aversion de l'hypocrisie chez Alceste, Molière ne se montre plus du tout indulgent vis-à-vis du personnage jaloux. La faiblesse domine le caractère de George Dandin, la volonté de puissance celui d'Arnolphe. Aucune des deux caractéristiques ne peuvent être considérées comme louables. Arnolphe ne fait qu'inventer des ruses pour empêcher Agnès de s'éprendre de quelqu'un d'autre que lui. Ce jaloux est présenté comme un affreux égoïste qui ne tient point compte des émotions de celle qu'il est supposé aimer. Il enferme la femme qu'il convoite afin de s'assurer de sa fidélité. Cette stratégie n'a point de sens. En revanche, si l'on ne fait pas confiance à son épouse, elle ira plus rapidement chercher son bonheur ailleurs. C'est l'idée de Cassander dans le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer. Pour George et Arnolphe, l'histoire se termine mal parce qu'ils gèrent mal leurs passions. Le cas d'Amphitryon est un peu particulier. Son épouse est la femme la plus fidèle de toutes puisqu'elle ne fut nullement consciente des ruses de Jupiter. Mais Amphitryon insulte sa femme et crie vengeance. En dépit de ses réactions excessives et injustes, Amphitryon aura le dessus à la fin de la pièce grâce à Jupiter. Le dieu suprême des Romains admire la vertu d'Alcmène, trop attachée à son mari pour le tromper. Jupiter est obligé de

constater qu'il n'a jamais reçu de la jeune femme l'amour qu'il désirait tant. La jalousie du dieu suprême a des limites. Or, cette fin heureuse ne signifie pas pour autant que Molière approuve la jalousie. N'oublions pas qu'il se base sur la pièce de Plaute. En général, les jaloux sont blâmés par Molière. Il convient d'ajouter encore l'exemple d'Arsinoé, la seule femme jalouse qui, par le refus d'Alceste, est elle aussi tout à fait humiliée.

Pour deux pièces, la jalousie se déroule au sein même d'un mariage : *Amphitryon* et *George Dandin*. Dans *Amphitryon* tout se termine bien pour le couple principal grâce à la prise de conscience du dieu suprême. Or, l'autre mariage représenté dans cette pièce présente plusieurs défauts. Cléanthe n'est plus satisfaite de son mari, Sosie. Elle se vante de sa fidélité à tel point qu'elle devient insupportable. Mercure lui dit qu'il est normal qu'un mariage perde sa vivacité au fil des années. Les querelles entre le couple s'accumulent. Cette pièce ne peut manifestement pas être considérée comme un éloge du mariage.

Cela dit, les autres pièces ne préconisent pas non plus le mariage sans amour, typique de l'époque. Angélique a été obligée d'épouser contre son gré George Dandin. Celui-ci l'a choisie comme femme par intérêt sans l'aimer véritablement. Malgré cette absence d'amour, George se comporte comme un jaloux. Or, Angélique estime qu'elle ne lui doit pas être fidèle parce qu'elle n'a pas consenti au mariage. Voici donc, la deuxième leçon : le mariage par intérêt est voué à l'échec. Robert Burton exprimait le même point de vue dans *Anatomie de la mélancolie*¹⁴⁹.

Les personnages des deux autres pièces ne sont pas unis par les liens du mariage. Néanmoins, elles ne semblent pas non plus prôner le mariage imposé. Arnolphe veut se marier mais ne peut pas vivre avec le risque d'être trompé. Or, dans le *Tiers Livre* de Rabelais, Rondibilis évoquait déjà à Panurge que le « cocuage » ne peut pas être évité ; c'est une question du destin :

« Havre de Grâce, s'écria Rondibilis, que me demandez-vous ? Si vous serez cocu ? Mon ami, je suis marié ; vous allez l'être bientôt. Mais inscrivez ce mot dans votre cervelle avec un stylet de fer, que tout homme marié court le risque d'être cocu. Le cocuage est un des apanages naturels du mariage. L'ombre ne suit pas le corps plus naturellement que le cocuage ne suit les gens mariés. Et, quand vous entendrez dire de quelqu'un ces trois mots : « Il est marié », si

¹⁴⁹ Cf. supra.

vous dites : « Il est donc, ou a été, ou sera, ou peut être cocu », on ne dira pas que vous êtes un constructeur inexpert dans le domaine des conséquences naturelles¹⁵⁰ ».

L'ami d'Arnolphe, Chrysalde, lui conseille de ne point se marier du tout s'il ne veut pas courir le risque d'être trompé. Dans *Le Misanthrope*, Alceste n'a, lui non plus, plus envie de se marier à la fin de la pièce. Il est si déçu par sa bien-aimée qu'il désire plutôt vivre seul dans le désert que de risquer d'épouser une femme dont le comportement le chagrinerait autant. En somme, la conclusion d'Emile Faguet s'impose :

« Il est toujours (excepté dans *l'Ecole des maris*) pour le mariage d'amour, pour le mariage jeune, pour le mariage entre jeunes gens qui s'aiment, il est toujours contre le mariage disproportionné. Ceci n'est pas bourgeois, ceci est romantique, ceci est shakespearien ; ceci a été démontré romanesque et romantique et attaqué avec la dernière violence par M. Paul Adam, apôtre, en cette circonstance, du bourgeoisisme et du mariage d'argent¹⁵¹ ».

Ce mariage d'amour apparaît à la fin du *Misanthrope* lorsque Philinte et Eliante annoncent qu'ils se marieront. Bref, si nous devons donner une place à Molière dans le dialogue sur le mariage de La Mothe Le Vayer, Molière semble à première vue se ranger du côté de Philocles. Ce dernier s'opposait aussi au mariage. Or, Molière cultive une lueur d'espoir tandis que Philocles sombre dans un négativisme pur sang vis-à-vis de l'union conjugale. A y regarder de plus près, Molière semble plus proche de Cassander. Celui-ci croyait au mariage à condition que la jalousie en soit absente et que la femme puisse bénéficier d'une liberté suffisante.

Mais si Molière paraît influencé par La Mothe Le Vayer, quelle est alors sa position vis-à-vis des dévots ? A plusieurs reprises, il se moque légèrement de leur doctrine. Pensons aux maximes du mariage qu'Arnolphe fait lire par Agnès à haute voix et qui renvoient aux « Dix Commandements ». La punition qu'Arnolphe a imaginée pour les femmes infidèles – les « chaudières bouillantes » – paraît un contresens total, puisqu'elle est énoncée par un homme qui se comporte sans respecter les lois du mariage (des autres). Par ailleurs, Arnolphe menace Agnès de l'envoyer au couvent si elle ne lui obéit pas. Le couvent devient dès lors synonyme de prison et non pas de dévotion. Ce qui rend ces passages encore plus subversifs, c'est que

¹⁵⁰ RABELAIS, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1973, p. 487.

¹⁵¹ Emile FAGUET, *En lisant Molière. L'homme et son temps. L'écrivain et son œuvre*, Paris, Hachette, 1914, p. 101.

cette doctrine est mise dans la bouche d'un homme qui apparaît comme un dévot. On peut donc être simultanément dévot et égoïste, évoquer des idéaux et ne pas les respecter : Molière démasque toutes les prétentions. En dépit de cette critique contre les dévots, leurs idées reviennent parfois aussi de façon positive dans le théâtre moliéresque. Par exemple, la vertueuse Alcmène qui n'accepte la sexualité qu'au sein du mariage. Or Arnolphe détourne cette idée pour s'assurer de la fidélité de sa bien-aimée. Par ailleurs, Molière rejoint aussi les dévots sur le point de la jalousie. Il en montre comme Jean-Pierre Camus les conséquences. Toutefois, les histoires tragiques de J.-P. Camus sonnent comme une mise en garde sévère contre l'infidélité et la jalousie. Le registre est bien différent. En outre, remarquons que les dévots désapprouvent aussi – comme Molière – le mariage par intérêt.

En ce qui concerne la représentation de la femme, Molière s'associe parfois aux paroles de Cassander, parfois à celles de Philocles. D'une part, Cléanthe, Arsinoé, Célimène, Angélique et Claudine incarnent la femme telle que Philocles la concevait : méchante, hypocrite, infidèle, rusée et insupportable. Néanmoins, on peut concevoir pour ces comportements des excuses parfaitement valables : Angélique est méchante parce que ses parents lui ont imposé un époux qu'elle n'aimait pas. Ajoutons à cela plusieurs discours de certains personnages masculins qui calomnient le sexe féminin. Arnolphe n'a par exemple pas de confiance en les femmes intelligentes et pour George Dandin, toutes les femmes sont des dissimulatrices rusées.

Mais elles ne sont pas toutes perverses, méchantes ou insupportables : Alcmène, Agnès et Eliante ne paraissent pas corrompues par le vice. De toute évidence, Alcmène n'est pas coupable d'adultère : elle ne savait pas qu'un double avait pris la place de son époux. D'ailleurs, elle insiste tout le temps sur l'amour qu'elle éprouve pour son époux. Agnès quant à elle, est la victime d'un tyran qui a complètement perverti l'éducation de la jeune fille pour son intérêt personnel. Si elle se livre à Horace, personne ne peut le lui reprocher. Non seulement elle n'a pas appris les dangers de l'amour, mais en outre, c'est un amour parfaitement honorable. Agnès incarne l'innocence parfaite et Eliante ne prend pas part à la société hypocrite dans laquelle elle vit. Elle repousse ses propres sentiments amoureux pour Alceste. Elle tente même de convaincre Alceste de ne pas tirer des conclusions précipitées sur la lettre de la main de Célimène adressée à Oronte. En somme, les représentations des femmes dans ces quatre pièces de théâtre de Molière sont variées. Bien sûr les femmes méchantes

semblent plus nombreuses, mais elles sont aussi plus comiques. N'oublions par ailleurs pas les mots fameux d'Erasmus dans son *Eloge sur le mariage* : « *Crede mihi, non solet nisi malis maritis mala uxor contingere*¹⁵² ».

¹⁵²« Crois-moi, ce sont seulement les mauvais maris qui ont une mauvaise épouse » (Ma traduction)
ERASMUS, *De laude matrimonii*. (<http://www.thelatinlibrary.com/erasmus/laude.shtml>)

7. BIBLIOGRAPHIE

Edition de l'œuvre de Molière :

MOLIERE, *Oeuvres Complètes*, Paris, Seuil, 1962.

Auteurs contemporains :

Francis BACON, *Essays*, Amsterdam, Boom Meppel, 1978.

Pierre-Corneille BLESSEBOIS, *Le Rut ou la pudeur éteinte*, Bassac, Plein Chant, 1995.

Robert BURTON, *Anatomie de la mélancolie*, Paris, José Corti, 2000.

Jean-Pierre CAMUS, *Le Cœur mangé dans Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1995.

- , *La Mère Médée dans Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1995.

- , *La Jalousie précipitée dans Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1995, p. 92-100.

Desiderius ERASMUS, *Lof en Blaam*, Amsterdam, Athenaeum – Polak & Van Genneep, 2004.

Antoine FURETIERE, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts*, [1690], Paris, Le Robert, 1978.

François de LA MOTHE LE VAYER, *Dialogues faits à l'imitation des Anciens*, Paris, Fayard, 1988.

François de LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, édition de Jean Lafond, Paris, Gallimard, 1976.

MONTAIGNE, *Les Essais*, Paris, La Pochothèque, 2001.

Gabriel NAUDE, *Considérations politiques sur les coups d'Etat*, Paris, Les Editions de Paris, 1988.

Florentin POGGE, *Un vieillard doit-il se marier ?*, Herblay, Editions de L'Idée Libre, 1937.

RABELAIS, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1973.

Articles et ouvrages critiques sur Molière :

Olivier BLOCH, *Molière/Philosophie*, Paris, Albin Michel, 2000.

Georges BORDONOVE, *Molière*, Paris, Flammarion, Département Pygmalion, 2003.

René BRAY, *Molière. Homme de théâtre*, Paris, Mercure de France, 1954.

Patrick DANDREY, *Molière ou l'esthétique du ridicule*, Paris, Klincksieck, 1992.

Roger DUCHENE, *Molière*, Paris, Fayard, 1998.

Emile FAGUET, *En lisant Molière. L'homme et son temps. L'écrivain et son œuvre*, Paris, Hachette, 1914.

Bobra Ballin GOLDSMITH, « Molière's "Défense et illustration": La Critique de L'Ecole des femmes », *The French Review*, vol. L, 5, avril, 1977, p. 688-697.

Lionel GOSSMAN, « Molière's Amphytrion », *PMLA*, vol. 78, 3, juin 1963, p. 201-213.

Jacques GUICHARNAUD, *Molière, une aventure théâtrale*, Paris, Gallimard, 1968.

Barbara JOHNSON, « Teaching Ignorance: L'Ecole des Femmes », *Yale French Studies*, 63, The Pedagogical Imperative: Teaching as a Literary Genre, 1982, p. 165-182.

Janet LUNGSTRUM, « A Transcendental Infidelity: Kleist, Lacan and "Amphitryon" », *Modern Language Studies*, vol. 22, 4, automne 1992, p. 67-75.

Jean-Denis MARZI, « An Introduction to Teaching Molière: La Jalousie du Barbouillé », *The Modern Language Journal*, vol. 68, 2, été 1984, p. 125-129.

Antony MCKENNA, *Molière. Dramaturge. Libertin*, Paris, Honoré Champion, 2005.

Daniel MORNET, *Molière*, Paris, Hatier, 1962.

Ruth Shepard PHELPS, « "Amphitryon" and Montespan », *Modern Philology*, vol. 24, 4, mai 1927, p. 443-461.

L. R. SHERO, « Alcmena and Amphitryon in Ancient and Modern Drama », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 87, 1956, p. 192-238.

Alfred SIMON, *Molière*, Paris, Seuil, 1996.

Autres articles et ouvrages critiques :

Jean-Marie APOSTOLIDES, *Le Roi-machine*, Paris, Minuit, 1981.

Erich AUERBACH, *Le Culte des passions. Essais sur le XVIIe siècle français*, Paris, Editions Macula, 1998.

Catherine BELSEY, *Shakespeare & The Loss of Eden. The Construction of family values in Early Modern Culture*, New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1999.

Paul BENICHOU, *Morales du Grand Siècle*, Paris, Gallimard, 1948.

François BLUCHE, *Dictionnaire du grand siècle*, Paris, Fayard, 1990.

Marie-Nicolas BOUILLET & Alexis CHASSANG, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris, Hachette, 1878.

(Gallica: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4849m>)

Jean Anthelme BRILLAT-SAVARIN, *Essai historique et critique sur le duel d'après notre législation et nos mœurs*, Paris, Caille et Ravier, 1813.

Jean-Pierre CAVAILLE, *Dis/simulations*, Paris, Champion, 2003.

Françoise CHARLES-DAUBERT, *Les Libertins érudits en France au XVIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

Maurice DELCROIX & Fernand HALLYN (e.a.), *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires*, Louvain-La-Neuve, Duculot, 1995.

Jean-Louis DUMAS, *Vivre et philosopher au grand siècle*, Toulouse, Edouard Privat, 1984.

Pierre GOUBERT, *Mazarin*, Paris, Fayard, 1990.

Jean-Pierre GUTTON, *Dévots et société au XVIIe siècle. Construire le ciel sur la terre*, Paris, Belin, 2004.

Denis HOLLIER, *De la Littérature*, Paris, Bordas, 1993.

Sophie HOUDARD, « Vie de scandale et écriture de l'obscène : hypothèses sur le libertinage de mœurs au XVIIe siècle », *Tangence* (Québec), 66, été 2001, p. 48-66.

Michel JEANNERET, *Eros rebelle. Littérature et dissidence à l'âge classique*, Paris, Seuil, 2003.

Pierre LACAZE, *En garde, du duel à l'escrime*, Paris, Gallimard, 1991.

Albert MANN, « The Love Theme in French Drama », *The French Review*, vol. 9, 2, décembre 1935, p. 111-126.

Hélène MERLIN-KAJMAN, *L'Absolutisme dans les lettres et la théorie des deux corps. Passions et politique*, Paris, Honoré Champion, 2000.

René PINTARD, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^{ème} siècle*, Paris, Boivin & Cie, 1943.

Philip F. RILEY, *A Lust for Virtue: Louis XIV's attack on sin in Seventeenth-Century France*, Westport, Connecticut, Greenwood Press, 2001.

Bernard TOCANNE, *L'Idée de nature en France dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle*, Lille, Service de Reproduction des Thèses, 1978.

Bernard YON, *La Peinture des passions de la Renaissance à l'Age classique*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1995.

Sites :

Gallica.

<http://gallica.bnf.fr/>

Trésor de la langue française informatisé.

<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no;>

<http://www.croixsens.net/pascal/page6.php>

<http://www.jose-corti.fr/titresetrangers/anatomie-melancolie.html>

<http://www.mediterranees.net/mythes/enfers/necromancies/pharsale.html>

<http://www.thelatinlibrary.com/erasmus/laude.shtml>